
THE LIBRARY OF CONGRESS



HENRY FAURE

LES
FEMMES DOTÉES

AU THÉATRE ET DANS LE MONDE

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PARIS

E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français.

1872

LES FEMMES DOTÉES

DU MÊME AUTEUR

ANTOINE DE LAVAL

ET LES ÉCRIVAINS BOURBONNAIS DE SON TEMPS

1 vol. in-8°; 2me édition. — Prix : 6 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française, et honoré d'une souscription du Ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts.

LES

FEMMES DOTÉES

AU THÉATRE ET DANS LE MONDE

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

H. FAURE

Docteur ès-lettres.



PARIS

E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français

1872


LIBRARY OF CONGRESS
6
OCT 19 1983
COPY
ORDER DIVISION

A Madame J. F. W.

SONNET DÉDICACE

De la femme dotée on nous peint l'âme noire,
On prétend que sa tête outrage la raison,
Qu'un cœur à peine bat sous sa robe de moire,
Que près d'elle l'air pur se transforme en poison ;

On soutient que le luxe est son amour, sa gloire,
Et qu'à l'Ange du mal elle fait la leçon ;
On scrute la nature, on commente l'histoire ;
Mais la malignité respecte une maison

Où s'est enfin fixé le bonheur éphémère,
Où la vertu s'ignore ; où fille, épouse, mère,
Une femme va droit, sans faillir en un point :

Grâce, bonté, talents, tout plaît, tout charme en elle,
Mais comme elle est encor plus modeste que belle,
Devine qui pourra, je ne la nomme point.

H. F.

AVANT-PROPOS

Tout homme qui pense, tout bon citoyen, à quelque rang qu'il appartienne, non-seulement souffre des malheurs de la patrie, mais se préoccupe des moyens d'y porter remède. Nous sommes de ceux qui voudraient voir la France grande et prospère, brillant, non d'un éclat éphémère qu'un souffle peut dissiper, mais de cette majesté calme et sereine que donnent les mâles courages et les solides vertus.

Les panacées qu'on propose dans l'ordre politique sont nombreuses; chacun vante la sienne avec énergie, parfois avec conviction : le salut, dit-on, est là et non ailleurs. Malheureusement les systèmes sont aussi oppo-

sés l'un à l'autre que la nuit l'est au jour ; et, comme au dire des auteurs, on se perd, on perd le pays si l'on suit une autre voie que celle qu'ils veulent bien indiquer, ceux qui n'ont pas assez d'étude pour puiser dans le passé l'enseignement de l'avenir — et c'est le plus grand nombre — se trouvent plongés dans une pénible perplexité.

Nous croyons, nous, que si les questions politiques ont une influence incontestable sur les destinées des peuples, la véritable force d'un pays réside dans la bonne organisation de la famille. Laissons donc les théoriciens politiques se mettre d'accord, si c'est possible, ou le suffrage universel, cette divinité terrible, qui, à l'image de la Fortune, ne marche guère qu'un bandeau sur les yeux, prononcer, souvent hélas! en aveugle, sur les hommes et les choses, et tâchons de signaler quelques-uns des écueils sur lesquels

peut se briser l'arche sainte de la famille que les vents et les flots tourmentent si fort de nos jours.

Quel spectacle, en effet, nous offrent aujourd'hui un grand nombre de familles? Chacun y est-il à la place qu'il devrait occuper? L'aïeul est-il vénéré, le père respecté, la mère attentive, les fils soumis, les frères unis par les liens d'une étroite amitié? Non; trop souvent l'aïeul est à charge, le père sans autorité, la mère préoccupée d'autres soucis que des soins du ménage, les fils vaniteux, outrecuidants et indisciplinés, les frères jaloux les uns des autres!

Quelles sont les causes de ce mal? Elles sont multiples, mais la plus puissante est ce qu'on pourrait appeler l'*absentéisme*. Le mot n'est pas nouveau : il fut employé, sous l'ancien régime, pour désigner l'abandon de leurs propriétés rurales par les nobles qui

vivaient à la cour, et c'est à cet absentéisme que les historiens ont attribué, avec raison, la plus grande part des souffrances qui travaillaient alors l'agriculture et l'appauvrissement progressif d'une terre que la Providence avait pourtant comblée de tous ses dons. L'absentéisme conjugal produit des effets encore plus désastreux. Quand le père, suivant sa fortune, adandonne son foyer pour le cercle ou pour le cabaret; quand la mère, toute à sa toilette ou à ses visites, ne rentre chez elle que pour causer chiffons ou futilités avec des étrangers et des indifférents — je ne parle pas des intrigues et des liaisons coupables, plantes parasites qui finissent par étouffer l'arbre qui leur donne asile — que deviennent les enfants? Livrés à eux-mêmes ou à des mercenaires qui n'ont aucun intérêt à redresser, au prix de mille ennuis, les défauts de leur caractère ou les

vices de leur cœur, comment sont-ils élevés? Quels seront pour le pays les fruits de cette éducation? Ils seront détestables; nous en faisons tous les jours la triste expérience.

Pourquoi, pendant que le père et la mère de famille désertent ainsi leur maison, la plaie du célibat et l'épidémie des unions de hazard vont-elles toujours grandissant, au détriment de l'État et des particuliers ? C'est que le mariage paraît aux uns un fardeau trop lourd à porter et qu'un faux calcul fait croire aux autres qu'il pourront réunir les avantages du célibat à ceux de la famille, sans connaître les épreuves et les charges qu'entraîne une union légitime: ils ne tardent pas à voir que le contraire a lieu ; mais alors il leur est presque impossible de rompre les liens qui les enlacent et qui les blessent.

Comment ramener au foyer domestique

les époux qui s'en éloignent ? Comment supprimer les unions d'aventure, si nombreuses à Paris et dans quelques grands centres ? Comment inspirer aux célibataires le dégoût de leur condition et le désir d'en changer ? Le moyen est bien simple : rendre le mariage attrayant, en corrigeant, ou mieux en prévenant les défauts de caractère qui bannissent la paix et par suite le bonheur de la maison ; faire qu'il soit peu coûteux en supprimant un vain luxe dont on n'entretient le superflu qu'en prenant sur le nécessaire.

Quel rôle joue la dot dans ces questions capitales ? Les défauts de caractère de la femme qui rendent la maison inhabitable, son luxe exagéré qui fait naître la gêne et peut conduire à la ruine sont-ils une conséquence inévitable de la dot, ou viennent-ils seulement de la mauvaise éducation que reçoivent les jeunes filles destinées à être

dotées un jour, et de la fausse appréciation qu'elles font de cette dot qui doit être une garantie de sécurité et de bien-être pour la communauté, et qui n'est, aux yeux de bien des femmes, que l'acquit anticipé de leurs dépenses personnelles? Voilà ce que nous aurons à examiner.

Une longue dissertation, malgré l'attrait du sujet, aurait pu devenir froide et fatigante; nous avons pensé qu'il serait plus original et plus intéressant d'emprunter au théâtre ses principaux types de femmes dotées, et de les faire successivement passer sous les yeux du lecteur. Le théâtre des maîtres est la peinture vivante des sociétés; c'est là que se reflètent avec vigueur les mœurs publiques et privées; il sera donc à la fois curieux et utile de demander à ces maîtres comment, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ce problème de la dot et de ses

les époux qui s'en éloignent ? Comment supprimer les unions d'aventure, si nombreuses à Paris et dans quelques grands centres? Comment inspirer aux célibataires le dégoût de leur condition et le désir d'en changer? Le moyen est bien simple: rendre le mariage attrayant, en corrigeant, ou mieux en prévenant les défauts de caractère qui bannissent la paix et par suite le bonheur de la maison; faire qu'il soit peu coûteux en supprimant un vain luxe dont on n'entretient le superflu qu'en prenant sur le nécessaire.

Quel rôle joue la dot dans ces questions capitales? Les défauts de caractère de la femme qui rendent la maison inhabitable, son luxe exagéré qui fait naître la gêne et peut conduire à la ruine sont-ils une conséquence inévitable de la dot, ou viennent-ils seulement de la mauvaise éducation que reçoivent les jeunes filles destinées à être

dotées un jour, et de la fausse appréciation qu'elles font de cette dot qui doit être une garantie de sécurité et de bien-être pour la communauté, et qui n'est, aux yeux de bien des femmes, que l'acquit anticipé de leurs dépenses personnelles? Voilà ce que nous aurons à examiner.

Une longue dissertation, malgré l'attrait du sujet, aurait pu devenir froide et fatigante; nous avons pensé qu'il serait plus original et plus intéressant d'emprunter au théâtre ses principaux types de femmes dotées, et de les faire successivement passer sous les yeux du lecteur. Le théâtre des maîtres est la peinture vivante des sociétés; c'est là que se reflètent avec vigueur les mœurs publiques et privées; il sera donc à la fois curieux et utile de demander à ces maîtres comment, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ce problème de la dot et de ses

conséquences a été posé, et de chercher, avec leur concours et celui des moralistes, comment il peut être résolu.

Nous donnons la première place dans cette rapide étude au comique le plus profond des temps passés, et peut-être de tous les temps, à Plaute, dont le génie a si souvent, si heureusement inspiré notre admirable Molière. Les fragments des comiques grecs et latins, Ménandre, Cécilius, etc., les œuvres de Térence, d'Horace, de Juvénal, de Plutarque, et de quelques autres, nous serviront à contrôler et à compléter ses jugements. Dans la traduction des passages fort nombreux que nous aurons à citer, car, autant que possible, nous laisserons la parole aux auteurs eux-mêmes, nous nous efforcerons de rendre la pensée primitive d'une manière claire et fidèle.

Après avoir ainsi recueilli l'opinion de l'antiquité, nous interrogerons à leur tour les mo-

ralistes et les comiques qui ont peint des sociétés plus rapprochées de nous, Montaigne, Fénelon, La Bruyère, Montesquieu, Molière, Regnard, etc; enfin nous tâcherons de montrer à quel point de vue s'est placé le théâtre contemporain pour traiter cette question si vieille, et cependant toujours nouvelle, de la dot considérée dans l'influence qu'elle exerce sur le caractère et le luxe des femmes.

LES FEMMES DOTÉES

CHAPITRE I.

Caractère élevé des comédies de Plaute.

Si l'on peut à bon droit s'étonner de la manière dont on écrit quelquefois l'histoire, quel ne doit pas être aussi l'étonnement du lecteur impartial qui, recueillant les jugements de la critique, constate combien trop souvent ils diffèrent entre eux ! Ainsi prétendre estimer la valeur de Plaute, non pas en méditant son œuvre, mais en consultant les appréciations d'autrui, serait un projet chimérique, car, sur cette question, on est tout d'abord frappé du

désaccord qui se manifeste entre les opinions d'écrivains dont le talent est connu, dont le nom fait autorité. Depuis Horace, qui appelle sottise l'admiration de ses pères pour les comédies de Plaute, jusqu'à La Harpe qui trouve son comique défectueux, ses moyens bornés, et qualifie de dégoutante l'uniformité de sa diction, que d'accusations n'a-t-on pas élevées contre lui! Les uns soutiennent que Rome ne connut jamais de comédie nationale (1); les autres refusent à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre même le don de l'observation, sans lequel le poëte comique ne saurait exister (2).

Si, au contraire, on écoute d'autres critiques, Varron, Cicéron, Marmontel, Naudet, etc., on a peine à croire qu'il s'agisse du même homme. En effet, ils louent chez lui la pureté du style, la vivacité du dialogue, la gaîté de la fable, la richesse de l'imagination; ce n'est plus un vulgaire imitateur des Grecs, mais bien un génie

(1) Dussaulx : *Discours sur la satire.*
(2) Auger : *Essai sur la comédie.*

créateur et original; ce n'est plus un grec travesti en romain, mais un vrai Romain par le cœur comme par le langage, un peintre exact autant qu'habile de la vie bourgeoise à Rome — l'aristocratie échappait à son pinceau — des ridicules, des vices, des misères d'une société déjà près de son déclin.

Il en est qui l'admirent comme « le plus grand des comiques latins », et pourtant lui contestent ce qui fait le poëte, la faculté de sentir vivement, le cœur, l'âme. Aux yeux de ces critiques, Plaute est un artiste, rien qu'un artiste : « pourvu, disent-ils, que ses personnages soient vivants; pourvu qu'on les écoute avec plaisir; pourvu que le théâtre frémisse de temps en temps d'un agréable murmure, et que, au mot final *applaudissez*, toutes les mains et toutes les voix retentissent : il ne lui en faut pas davantage; il croit que rien ne manque à son œuvre. Erreur, ô poëte; tu n'y as mis que ton esprit, il y manque une âme; il y manque ce qui fait les vrais chefs-d'œuvre, cette passion du beau et du bien, cette hor-

reur du mal et du laid, ces effusions de bienveillance humaine, cette aspiration à l'idéal, enfin, sans laquelle on peut être un grand artiste et un homme de talent, mais qui fait seule les hommes de génie. » (1)

Ce jugement nous paraît injuste : Plaute est mieux qu'un ingénieux constructeur de scènes, un maître passé pour la vivacité, l'entrain, l'esprit du dialogue. Il y a donc chez lui plus qu'un faiseur de belles phrases, et les grands événements qui s'accomplirent pendant sa vie exercèrent une influence marquée sur son œuvre. Contemporain d'Annibal et de Scipion, de Fabius et de Philopœmen, d'Antiochus et de Caton, il assista aux péripéties de la deuxième guerre punique, aux triomphes qui suivirent les expéditions de Macédoine et de Syrie, à la lutte de l'austère Censeur contre l'esprit nouveau, ses erreurs et ses dangers. En voyant se glisser à Rome, avec les mœurs corrompues de l'Orient,

(1) A. Pierron : *Histoire de la littérature romaine*, P. 92.

la soif des richesses et l'amour du luxe, il eut l'intuition des maux qui, dans un avenir peu éloigné, allaient fondre sur la république, lorsque, par suite de guerres incessantes, la classe moyenne, robuste, saine, laborieuse, gardienne des vieilles traditions, aurait disparu pour faire place à la génération nouvelle des affranchis, portant dans la vie privée, comme dans la pratique des affaires, la bassesse des sentiments, reste impur de leur condition première. Qui ne serait frappé de la prescience singulière avec laquelle il a compris et signalé par quel chemin le peuple de Rome va courir à sa perte ! Peut-on dire qu'il lui manque une âme, la passion du bien et l'horreur du mal : faut-il donc seulement de l'esprit pour trouver en soi cette vigoureuse indignation qui flétrit l'avarice et la cupidité des Harpagons romains ! (1) Vous ne trouvez pas à signaler chez Plaute des élans de bienveillance humaine et, cependant, vous

(1) C'est Plaute qui a fourni ce mot à Molière.

admirez les *Captifs*, vous applaudissez à ces nobles paroles :

Mourir pour la vertu, non, ce n'est pas mourir ! (1)

Vous êtes ému en écoutant ce plaidoyer touchant du poëte en faveur de millions d'opprimés, dont les misères lui furent peut-être momentanément imposées ! N'est-ce pas une généreuse hardiesse que d'avoir, en face de spectateurs disposés à se croire une autre espèce d'êtres, montré que l'esclave n'est pas une chose, mais un homme, et un homme capable de pousser le dévouement jusqu'à l'héroïsme ? Est-ce un médiocre honneur pour ce poète que d'avoir, lui païen, deux siècles avant l'apparition du christianisme, élevé la voix contre l'un des plus terribles fléaux de l'antiquité ?

Cette hauteur de pensée et de sentiment se

(1) Plaute : *Les Captifs*, III, v.

rencontre presque à chaque page de son théâtre. Existe-t-il, par exemple, une philosophie plus belle, plus noble, plus chrétienne même que celle qui se trouve exposée dans ce prologue du *Câble :*

L'ARCTURE.

Celui qui donne au monde, aux nations sa loi,
Dans la cité du ciel, Jupiter est mon roi.
Vous le voyez, je suis un astre qui scintille.
Ici-bas et là-haut à mon heure je brille :
La nuit, parmi les dieux, étoile j'ai mon rang ;
Au milieu des humains, le jour, je vais errant.
On m'appelle Arcturus. D'autres, à mon exemple,
Pour le mortel séjour des cieux quittent le temple :
Le maître souverain des hommes et des dieux,
Fidèles messagers, nous disperse en tous lieux ;
Pour donner à chacun sa juste récompense,
Il veut savoir par nous ce qu'on fait, ce qu'on pense.
Vous qui par faux témoins soutenez vos procès,
Parjures qui trompez le juge avec succès,
Nous prenons votre nom et le portons au maître.
Le mal fait, jour par jour, Jupin veut le connaître ;
Il révise la cause, et qui, par faux serment
Gagna, perd et se voit frappé plus durement.

Il inscrit la vertu sur une autre tablette.
En vain le scélérat en son âme projette
D'apaiser Jupiter à force de présents,
Jupiter irrité dédaigne son encens :
Jamais vœu de méchant n'arrive à son oreille.
Mais sur l'homme de bien, en tendre père, il veille;
Les bons trouvent toujours le chemin de son cœur.
Gens de bien qui suivez le sentier de l'honneur,
Le bonheur est au bout, avancez sans faiblesse.

Pour beaucoup de lecteurs c'est une véritable surprise que de voir, si longtemps avant la venue du Messie, un païen parler si magnifiquement de la Providence qui veille à toute heure sur l'univers et qui, par ses messagers célestes, tient compte, jour par jour, de nos actions, pour récompenser ou punir, quand viendra l'heure du jugement suprême.

CHAPITRE II.

Que Plaute est un peintre de mœurs éminent.

C'est dans l'étude de la famile, des éléments qui la constituent, des passions qui en compromettent la bonne harmonie, dans la peinture vive et lumineuse des caractères que le génie de Plaute nous paraîtsurtout admirable. Autant que les conventions scéniques le lui permettaient, il a soulevé le voile et raconté les secrets de la vie privée que les Romains de cette époque entouraient d'ombre et de silence. Par lui nous apprenons quelle place déjà considérable avaient prise dans la société latine l'usurier et le prostitueur, ces deux agents énergiques de sa corruption prochaine. Mais ce qui frappe principalement, c'est moins son habileté à produire sur le théâtre des personnages où les spectateurs de son temps pouvaient reconnaître

leur image, que la vigueur de création par laquelle il fait passer devant nous l'homme lui-même, avec ses travers, ses vices, les faiblesses de son cœur, les égarements de sa raison. Il sait bien, lui, ce que c'est qu'un avare, un libertin, un parasite, un fanfaron ; il les étale sur une scène heureuse,

« Et les fait à nos yeux vivre, agir et parler. »

S'il a pour le populaire force lazzis et quolibets, il a aussi pour l'aristocratie de graves pensées, de délicates paroles, une élégance exquise, même dans les emportements de sa licencieuse gaîté ; il fait au vice une rude guerre, l'exposant tout nu sur la scène, sans pitié et sans vergogne, à la risée des spectateurs, le faisant expirer en moraliste impitoyable sous les coups redoublés d'un sanglant ridicule (1).

Croire que, en montrant aux Romains le spectacle de jeunes prodigues ou de vieux débau-

(1) Patin : *Cours de poésie latine.*

chés, Plaute voulait seulement amuser quelques instants l'oisiveté de ses compatriotes, ce serait singulièrement rabaisser son rôle. Bien plus noble est la tâche imposée au poëte comique de génie : corriger les méchants, rendre les bons meilleurs, voilà sa mission ; s'il s'en écarte, son nom ne résistera point à l'épreuve du temps ; s'il y reste fidèle, sa mémoire sera impérissable.

Sans en faire ouvertement profession, à son insu peut-être, Plaute est l'un des plus éloquents défenseurs des principes éternels qui constituent les familles bien réglées ; mieux que personne il a signalé, avec une rare énergie, les causes qui en compromettent la sage économie et, tôt ou tard, doivent en amener la ruine. Nous ne parlons pas seulement de ces tableaux à la spartiate où il nous montre des jeunes gens perdus de dettes, de réputation et presque d'honneur, victimes de ces honteux personnages qui vivent de la débauche d'autrui ; ou des vieillards sans retenue qui, au mépris de leurs cheveux blancs, courent des aventures scandaleuses et, pour comble de dégradation, se voient,

comme leurs fils, réduits à subir la complicité d'esclaves corrompus, ou d'êtres non moins vils, dont ils achètent la complaisance par l'abandon de toute dignité : ce sont là sans doute de grandes leçons, propres à faire réfléchir ceux qui, bien qu'entraînés sur le penchant d'une conduite dissolue, conservent encore quelques sentiments honnêtes et comme un levain de pudeur au fond de l'âme ; mais nous croyons devoir insister sur un autre sujet, non moins important et peut-être plus neuf, l'influence que Plaute attribue à la dot sur le caractère et le luxe des femmes.

CHAPITRE III.

Combien les femmes sont jugées sévèrement par les poëtes de l'antiquité.

Le théâtre des anciens respecte peu les femmes : on sait combien Euripide les traite mal ; Aristophane ne le cède en rien à Euripide, et si les Latins montrent plus de réserve que les Grecs sur la question des mœurs, ils vont tout aussi loin sur celle du caractère. Ce n'est pas seulement au théâtre, dans des ouvrages où l'imagination occupe une si grande place, que se fait remarquer cette intempérie de langage ; on la retrouve dans la bouche des hommes les plus graves, revêtus des premières magistratures de leur pays. Ce que Ménandre fait dire à l'un de ses héros :

A parler sans détour, prendre une ménagère,
Mon ami, c'est un mal, mais un mal nécessaire (1);

(1) Ménandre : *Fragments.*

n'est-ce pas la pensée exacte du célèbre discours que Métellus-le-Numidique adressa au peuple romain et où nous lisons ce singulier passage : « Ah ! si nous pouvions vivre sans femmes, comme nous nous passerions tous de ce fléau ! Mais puisque la nature nous met dans l'alternative d'être mal avec elles, ou, sans elles de cesser d'être, consultons plutôt l'intérêt de l'espèce, qui dure toujours, que notre propre convenance, qui dure si peu (1). »

Est-ce bien le vainqueur de Jugurtha qui s'exprime ainsi ? Que dirait de plus un héros d'Euripide ? Ne croirait-on pas, en présence de pareilles diatribes, que toutes les femmes de l'antiquité furent des Xanthippes ou des Pasiphaés ; qu'on n'avait jamais entendu parler de la constance de Pénélope, des vertus de Lucrèce, de la grande âme de Cornélie !

(1) Aulu-Gelle, I v.

CHAPITRE IV.

Pourquoi ces poëtes ont-ils traité les femmes avec si peu de ménagements ?

Pourquoi le théâtre semble-t-il avoir pris à tâche de signaler et de grossir les défauts d'un sexe si universellement condamné ? Faut-il admettre que les anciens, pour donner plus de poids à cette opinion reçue que le sexe masculin l'emporte de beaucoup sur l'autre, affectaient de représenter la femme comme un être léger, fourbe, incapable de maîtriser ses passions (1) ? On se moquerait donc des femmes parce qu'elles ne peuvent pas se défendre ! L'homme abuserait de sa force pour écraser leur faiblesse ! Il affirmerait la supériorité de son sexe en prêtant à l'autre tous les défauts

(1) Naudet : *Réflexions sur le théâtre de Plaute.*

et tous les vices ! Et le poëte se ferait le complice de ces petitesses dans l'espoir d'obtenir par cette coupable flatterie, les bravos de spectateurs charmés de composer la plus noble, la plus sensée, la plus intelligente partie du genre humain ! Pourrions-nous le penser ? Non, nous estimons trop les poëtes pour les accuser de cette infamie.

Le génie n'a pas seulement des priviléges, il a aussi des devoirs, et le plus beau, comme le plus sacré, est, non pas de flatter, mais d'instruire et de moraliser les hommes. Frappé plus vivement que les autres mortels des travers de l'humanité, le poëte comique traduit ses impressions en types saisissants et, pour qui sait comprendre, ses œuvres deviennent une perpétuelle leçon. Si la comédie ne se lasse point d'appeler l'attention sur les défauts des femmes, c'est que ces défauts sont le plus grand fléau de la vie de famille, le plus grand obstacle à la paix, à la prospérité, au bonheur de la maison.

CHAPITRE V.

Habileté de Plaute à sonder le cœur des femmes

Plaute a le mérite d'avoir excellé dans ce genre de psychologie. Avec quelle finesse d'analyse, quelle vigueur de pénétration, il sonde jusqu'en ses plus secrets replis le cœur de la femme et découvre les divers aspects de son caractère! Il ne se contente pas, comme tant d'autres, de lancer au hasard des plaintes ou des récriminations; ses jugements sont accompagnés de preuves. Avance-t-il, avec Eunomie, que la bonne femme est un mythe :

La bonne femme est un être factice,
Et nous ne différons qu'en degrés de malice! (1)

(1) Plaute : *L'Aululaire*, II, I.

ou, avec Charançon, que toutes les femmes ne valent rien :

Ce vers d'un vieil auteur, nul de vous ne l'ignore.
Une femme vaut peu, deux femmes moins encore! (1)

Il nous dira pourquoi, et les raisons viendront en foule expliquer son opinion. C'est, dira-t-il, que la femme est naturellement disposée au mal; le mensonge, la malice, la fraude, la duplicité composent son bagage ordinaire :

PÉRIPLECTOMÈNE.

Que lui dirai-je encor?

PALESTRION.

De ne pas déroger
A l'esprit féminin; de savoir ménager
Ses ressources, son art : qu'elle garde un visage
Impassible...

PÉRIPLECTOMÈNE.

Comment?...

(1) Plaute : *Charançon*, V, I.

PALESTRION.

Avec plus d'avantage
A celui qui l'a vue elle pourra prouver,
Eût-il vu deux cents fois, qu'il n'a fait que rêver.
Qu'elle sache nier avec un air candide :
Elle a de la malice, une langue perfide,
De l'astuce, du front et de l'entêtement;
L'accusateur sera vaincu par son serment.
Mensonge, tromperie, artifice, parjure,
Adresse, fraude, ruse, elle a tout de nature.
Vit-on femme madrée emprunter au voisin?
Non pas, les méchants tours poussent dans son jardin! (1)

Elle est infatuée de sa personne et portée à la coquetterie :

ADELPHASIE.

Certes, ils sont nombreux les défauts féminins,
Mais les plus grands de tous sont nos esprits enclins
A vouloir nous trouver mieux que nous ne le sommes
Et, plus qu'il ne convient, chercher à plaire aux
[hommes! (2)

(1) Plaute : *Le Soldat fanfaron,* II, II.
(2) Plaute . *Le Carthaginois,* V, IV.

De là, dit Térence, ces longues heures consacrées à la toilette :

CLITIPHON.

Tu sais combien il faut aux femmes d'attirail :
Pour s'orner, se parer, c'est un an de travail ! (1)

De là, dit Ovide, une dévotion fanatique à la Fortune virile qui passait pour dérober aux regards curieux et parfois peu bienveillants des hommes les imperfections corporelles des femmes (2). Oubliant qu'il faut avoir

La peau blanche, mais non plus blanche que nature, (3)

la coquette, même surannée, se peint le visage et se trempe d'essences; mais sans pouvoir rien déguiser, ni les ravages du temps, ni les fortes émanations de son corps; supplice constant pour ceux qui vivent en sa compagnie, supplice mé-

(1) Térence : *Le Bourreau de lui-même,* II, IV.
(2) Ovide : *Fastes,* IV
(3) Horace : *Satires*, I. II.

rité pour le mari qu'elle a acheté avec les beaux écus de sa dot:

SCAPHA.

Lorsqu'elle ne sent rien, une femme sent bon.
Qu'une vieille édentée, à face de guenon,
Ait à neuf replâtré les défauts de son âge,
Si la sueur se mêle au fard du replâtrage,
Soudain on croit sentir ce mélange confus
Qu'un gargotier compose avec différents jus.
Quelle odeur? On ne sait, mais elle est détestable.

PHILOLACHÈS.

Elle est au fait de tout; c'est un peintre admirable.
Vous qu'au prix d'une dot votre vieille acheta,
C'est vrai, convenez-en, ce qu'elle nous dit là. (1)

Molière ne pouvait laisser échapper ce ridicule qui, en dépit des poëtes, semble être de tous les temps. Gorgibus déplore, avec une vive indignation, la manie de sa fille et de sa nièce : « Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont,

(1) Plaute : *Le Revenant,* I, III.

je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de moutons qu'elles emploient. » (1)

Regnard s'élève aussi avec esprit contre cette pratique du replâtrage, qu'il appelle si justement une imposture :

CRISÉIS.

Je m'étais arrêtée au bord d'une fontaine
Dont le charmant murmure et l'onde pure et saine
M'invitaient à laver mon visage et mes mains.

STRABON.

C'est aussi tout le fard dont j'use les matins.

DÉMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois, c'est la pure nature;
Son teint n'est point encor nourri dans l'imposture :
Elle doit son éclat à sa seule beauté!

(1) Molière : *Les Précieuses ridicules*, IV.

STRABON.

Son visage est tout neuf et n'est point frelaté! (1)

La coquetterie de la femme peut, à tout prendre, passer pour un péché mignon; il n'en est malheureusement pas ainsi de son humeur acariâtre : elle aime à crier, à tempêter, à dire des injures, à susciter des querelles à tout le monde :

MÉNECHME-SOSICLÈS.

Les Grecs ont dit qu'Hécube en chienne fut changée;
Femme, sais-tu pourquoi?

LA FEMME.

Non.

MÉNECHME.

Comme une enragée,
Ainsi que tu le fais, elle accablait de cris
Les passants; d'où ce nom de chienne qu'elle a pris. (2)

(1) Regnard : *Démocrite,* I, v.
(2) Plaute ; *Les Ménechmes,* V, I.

Se marie-t-elle? C'est pour rendre son mari esclave et pour le spolier :

UNE SERVANTE.

Levez un peu le pied, ne touchez pas le seuil,
Nouvelle mariée, évitez un grand deuil.
Il faut que le chemin heureusement commence,
Afin que votre époux sente votre présence;
Qu'il soit moins fort que vous; que sous votre pouvoir
Il se courbe! Obéir, n'est-ce pas son devoir?
A vous de commander! Le mari vous habille :
Dépouillez-le! La nuit, le jour, trompez, ma fille! (1)

Ce programme est suivi fidèlement. Quel triste sort attend le pauvre mari!

DÉMÉNÈTE.

Moi, j'entends raison,
Mais ma femme! quel bruit, quels cris dans la maison!
Le sais-tu?

LIBAN.

Je le sais aussi bien que vous-même.

(1) Plaute : *Casine*, IV, IV.

DÉMÉNÈTE.

Un fagot épineux n'est-il pas son emblême ?

LIBAN.

Vous avez dit le mot (1).

Il n'aura pas même un peu d'argent à son service.

DÉMÉNÈTE.

Tu trouveras l'argent dont mon fils a besoin,
Dix mines...

LIBAN.

Les trouver? S'il vous plaît, dans quel coin?

DÉMÉNÈTE.

Vole-moi!

LIBAN.

Vous voler! vous me la baillez belle!
Autant vaut tondre un œuf, planer en l'air sans aile!
Vous voler! vous n'avez rien à vous, c'est pitié,
A moins que vous n'ayez volé votre moitié (2).

(1) Plaute : *L'Asinaire,* I, I.
(2) Plaute : *L'Asinaire,* I, I.

Ce n'est pas lui, c'est l'esclave dotal qui tient les cordons de la bourse :

DÉMÉNÈTE.

Puisque mon fils m'a pris pour confident,
Je veux être pour lui facile, accommodant,
Et je lui donnerai l'argent qu'il me demande.

LIBAN.

Vous le lui donnerez? Mais chez vous qui commande?
Votre femme possède un esclave dotal;
Sauréa, sur ce point, est plus que votre égal.

DÉMÉNÈTE.

C'est vrai, pour une dot j'ai vendu ma puissance. (1)

Et la jalousie! La femme suspecte les moindres paroles, les moindres gestes de son mari :

DÉMONÈS.

Je suis aise d'avoir à ces jeunes clientes
Accordé mon appui, car elles sont charmantes;

(1) Plaute : *L'Asinaire*. I, 1.

Mais ma vilaine femme est toujours sur mon dos,
De peur qu'à ces enfants je ne dise deux mots...
Pauvres filles, sortez; je voudrais bien vous plaire,
Vous avoir sous mon toit, mais ma femme est colère,
Elle me chasserait comme vous du logis,
Disant que par détour je m'y suis ainsi pris
Pour garder sous ses yeux des maîtresses (1)...

Et, s'il tarde à rentrer, quel motif à récriminations !

MICION.

Etes-vous en retard, votre femme se dit :
« Sans doute, il fait l'amour en secret, le bandit !
» Il doit fêter Bacchus; il doit faire bombance;
» Pour lui seul les plaisirs, pour moi la pénitence !. » (2)

Faut-il s'étonner, après cela, que le mari soit si joyeux loin de sa femme :

CYLINDRE.

Il est très-jovial... lorsque sa femme est loin ! (3)

(1) Plaute : *Le Câble*, IV, I et IV.
(2) Térence : *Les Adelphes*, I, I.
(3) Plaute : *Les Ménechmes*, II, II.

Qu'il trouve les autres cent fois plus aimables:

MÉNECHME.

Mon cœur, quand je te vois, combien je hais ma [femme ! (1)

Que le mariage soit considéré comme une dure punition pour l'homme :

CHARMIDES.

Si tu veux te ranger, il te donne sa fille.

LISBONICUS.

J'accepte, et, s'il vous plaît, j'augmente la famille
D'une autre femme...

CHARMIDES.

Va, j'en ai gros sur le cœur !

CALLICLÈS.

Un simple châtiment suffit pour un pécheur.

(1) Plaute : *Les Ménechmes,* I, III.

CHARMIDES.

Une femme n'est rien pour châtier sa vie ;
C'est encore trop peu cent fois qu'on le marie ! (1)

Qu'il suffise à la femme de vivre pour rendre son époux malheureux :

ARTÉMONE.

Par Castor ! je rendrai misérable sa vie !

LE PARASITE.

C'est certain, tant qu'à lui vous resterez unie (2).

Que cet époux en vienne à désirer la mort de sa femme, puisque cette mort seule peut le délivrer de son tourment :

LIBAN.

Au nom de votre femme, objet si redouté,
Ne tergiversez point, dites la vérité;

(1) Plaute : *Les trois deniers,* V, II.
(2) Plaute : *L'Asinaire,* V, II.

Sinon que votre femme éternellement reste
A vos côtés, qu'en vain vous invoquiez la peste
Pour finir vos tourments (1) !

Et que cette mort soit regardée comme un événement heureux :

LE DIEU SECOURS.

Sa femme de mourir lui fit la politesse (2) !

Plaute s'inspire visiblement ici de Philémon : O femmes ! s'écrie ce poëte,

Il vaut mieux vous conduire au tombeau qu'à l'autel ! (3)

(1) Plaute : *L'Asinaire,* I, I.
(2) Plaute : *La Cassette,* I, III.
(3) Philémon : *Fragments.*

CHAPITRE VI.

Que Plaute a beaucoup d'émules dans cette guerre contre les défauts des femmes dotées.

Cette triste opinion fut longtemps celle du monde civilisé, même celle de l'Eglise. « Les théologiens, dit Charron, la fondent sur des raisons tirées de la Bible : l'homme a été fait le premier, de Dieu seul, et immédiatement, par exprès, pour Dieu son chef, et à son image, et parfait, car nature commence toujours par chose parfaite; la femme a été faite en second lieu, après l'homme, de la substance de l'homme, par occasion et pour autre chose, pour servir d'aide et de second à l'homme qui est son chef, et ainsi imparfaite. Voilà pour l'ordre de la génération. Celui de la corruption et du péché prouve la même chose : la femme a été la première en prévarication et de son chef a péché, l'homme second, et à l'occasion de la fem-

me; la femme est donc la dernière au bien et en la génération, et la première occasionnée au mal. » (1) Aussi lorsqu'il satirise le mauvais naturel de la femme, qu'il raille son humeur revêche, son caractère hautain, despotique ou fantasque, et qu'il fait de sa mort une délivrance, Plaute trouve-t-il chez les modernes, comme chez les anciens, des émules et des imitateurs.

Cécilius fait dire à l'un de ces maris infortunés qui gémissent, sans trêve ni repos, sous le poids des chaînes conjugales :

Ma femme — un laideron ! — se porte à des excès !..
Quand je n'en dirais rien, on le verrait assez !
Dot exceptée, elle a tout ce qui peut déplaire.
Par mon triste destin que le sage s'éclaire.
Au milieu des vivants, comme une ombre je vis ;
Mes vœux hâtent sa mort ; en serez-vous surpris :
De tout ce qui me plaît me prive la mégère !...
Elle est morte !... Depuis ce jour qu'elle m'est chère ! (2)

(1) Charron : *Traité de la sagesse*, I, 47.
(2) Cécilius : *Fragments*.

Térence relève chez la femme son penchant à contredire :

GNATHON.

On connaît son humeur de contradiction :
Tu veux, elle refuse, et veut si tu dis non. (1)

Ménandre signale son esprit trompeur et rusé :

Pour inventer des tours, les femmes sont terribles. (2)

Virgile fait de sa tête une girouette :

La tête d'une femme est mobile et changeante. (3)

Juvénal est frappé de son ton d'arrogance :

Je le veux! Je l'ordonne! — Et pourquoi? — Je le veux. (4)

Aristophane recueille de sa bouche des aveux significatifs :

(1) Térence : *L'Eunuque,* IV, VIII.
(2) Ménandre : *Fragments.*
(3) Virgile : *Enéide,* IV, v. 569.
(4) Juvénal *Satires,* VI.

LYSISTRATE.

Quand en face on nous dit que nous ne valons rien,
J'en ai le cœur navré !

CALONICE.

Bah ! nous le savons bien ! (1)

Les modernes vont encore plus loin, le mot de Sganarelle est resté proverbe :

LA SUIVANTE.

Hé ! vite ! Holà ! quelqu'un !

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc ? Me voilà !

LA SUIVANTE.

Ma maîtresse se meurt !

SGANARELLE.

Quoi ! ce n'est que cela ! (2)

(1) Aristophane, *Lysistrate*, I, I.

(2) Molière : *Le Cocu imaginaire*, III.

Ce mépris perce sous la feinte bonhomie de La Fontaine :

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. (1)

C'est le même esprit qui inspire Strabon dans le *Démocrite* de Regnard :

CLÉANTHIS.

Ah ! te voilà donc, traître! Après un si long temps
Qui t'amène en ces lieux? Qu'est-ce que tu prétends ?

STRABON.

M'en aller au plus tôt !... Que ma surprise est forte!
Dis-moi, ma chère enfant, pourquoi n'es-tu pas morte? (2)

Longtemps avant Molière, La Fontaine et Regnard, Jacques de Lorens avait résumé toutes

(1) La Fontaine, *Fables*, III, XVI.
(2) Regnard : *Démocrite*, IV, VII.

les épigrammes de ce genre dans une épitaphe restée populaire :

Ci-gît ma femme! Ah! qu'elle est bien
Pour son repos... et pour le mien!

CHAPITRE VII.

Tableau saisissant, d'après Plaute, des infortunes du mari. — Caractère insupportable des femmes dotées.

Il ne suffit pas à Plaute de nous dire que la femme est née pour le malheur de l'homme et d'esquisser avec talent les diverses nuances de son caractère ; il n'est pas seulement moraliste, il est surtout poëte dramatique. Ce n'est pas en parlant, mais en agissant, que ses personnages doivent nous instruire. Aussi nous présente-t-il, presque à chaque scène, un tableau saisissant des misères de la vie conjugale.

La femme se persuade aisément que sa dot est un talisman qui doit lui assurer, dans la maison du mari, un empire absolu. Cet empire vient-il à lui échapper, son dépit s'exhale en plaintes amères :

DORIPPE.

Femme plus malheureuse est encore à venir!
Et dire qu'à cet homme il a fallu m'unir!
Aux maris livrez donc vos biens, votre personne!
Quand au mien j'ai remis ma dot assez mignonne,
Dix beaux et bons talents, ce n'était certes pas
Pour tant subir chez lui d'affronts et de tracas (1)!

Quand une fois le courroux est entré dans le cœur de la femme, le mari doit s'attendre à tout; il se verra même refuser la nourriture :

CLÉOSTRATE.

Fermez bien les buffets; rapportez-moi l'anneau,
Je vais chez la voisine, et si, par cas nouveau,
Mon mari me réclame, on me le fera dire.

PARDALISQUE.

S'il désirait dîner?

CLÉOSTRATE.

Suffit! qu'on se retire!
Ce n'est pas aujourd'hui qu'un dîner cuit pour toi,
Vieux fou, qui crois lutter contre ton fils et moi;

(1) Plaute : *Le Marchand*, IV, III.

Horreur du genre humain, amoureuse carcasse !
Je veux que par la faim et la soif il trépasse ;
Je veux l'assassiner de mauvais procédés,
L'assommer nuit et jour de reproches fondés,
Ce jaloux décrépit, ce gueux, cette sentine !
Mais allons raconter mes maux à la voisine ! (1)

Un maître seul pouvait trouver ce dernier trait : au dépit il faut un confident sympathique ; et qui sera mieux à même que la voisine d'écouter ces doléances et d'y compatir ! N'a-t-elle pas, elle aussi, ses griefs à faire valoir ? Ne l'entendez-vous pas renchérir sur les lamentations de son amie ? Qu'une femme se prétende malheureuse, celle qui l'écoute tiendra à honneur de se dire cent fois plus à plaindre ; et elles se consoleront mutuellement en faisant assaut de récriminations. Au lieu de s'apaiser, elles s'irriteront à l'envi et elles rentreront au logis plus maussades, plus colères, plus intraitables qu'elles n'étaient parties. Qu'en résulte-t-il ? C'est que parfois le mari se révolte :

(1) Plaute : *Casine*, II, I

MÉNECHME.

Si vous n'étiez pas sotte, intraitable, colère,
Vous sauriez éviter ce qui peut me déplaire.
Mais ayez pour certain, si vous persévérez,
Que je vous répudie et vous vous en irez
Ennuyer vos parents... Je sors? Une querelle!
Ma femme me retient, ma femme me rappelle,
Ma femme veut savoir où je porte mes pas,
Ce que je fais dehors, ce que je n'y fais pas!
C'est un vrai douanier, tellement elle est prompte
Des moindres actions à me demander compte!
J'eus trop de soins pour vous; mais retenez ceci :
Servantes, laine, habits, joyaux et pourpre aussi,
Rien ne vous a manqué; si votre tête est sage,
Vous vous dispenserez d'un vain espionnage.
Et tenez, aujourd'hui, pour ne pas vous tromper,
Je prends une maîtresse et l'invite à souper (1)!

Il est, cependant, des maris d'une humeur plus débonnaire, qui supportent assez gaiement leur infortune et, quand ils rencontrent quelque ami, se prennent à plaisanter avec lui sur leur commune misère :

(1) Plaute : *Les Ménechmes*, I, II.

MÉGARONIDE.

Votre femme va bien ?

CALLICLÈS.

Mieux que je ne souhaite !

MÉGARONIDE.

Par Pollux, sa santé, j'en suis aise, est parfaite !

CALLICLÈS.

Par Pollux, je le vois, mon mal vous rend fort gai !

MÉGARONIDE.

Je veux pour le voisin ce que moi-même j'ai !

CALLICLÈS.

Votre femme va bien?

MÉGARONIDE.

Ma femme est immortelle !
Elle vit et vivra toujours !

CALLICLÈS.

Bonne nouvelle !
Les dieux la fassent vivre aussi longtemps que vous !

MÉGARONIDE.

Bien dit... si vous étiez de ma femme l'époux.

CALLICLÈS.

Le voulez-vous? changeons : à vous la mienne, à moi
[la vôtre ?
Je n'aurai rien perdu, pour sûr, en prenant l'autre.

MÉGARONIDE.

Alors, à votre avis, je serais l'attrapé ?

CALLICLÈS.

De penser autrement vous seriez bien trompé.

MÉGARONIDE.

Prendre femme inconnue est d'une pauvre tête;
Mal connu, demi-mal ; gardez donc votre emplette. (1)

(1) Plaute : *Les Trois Deniers*, l. II.

CHAPITRE VIII.

Quelques scènes conjugales tirées de Plaute et de Molière.

Mais où Plaute excelle, c'est dans l'exposition et la conduite des scènes d'intérieur, des querelles conjugales ; soit que le mari, surpris en rupture de ban, se voie obligé de courber humblement la tête devant sa femme qui le domine et l'écrase de toute la hauteur de sa dot, soit qu'il prenne la fuite devant les caresses de sa moitié trop tendre, ou qu'il tremble encore devant son mausolée.

La muse latine est court vêtue ; son langage choque parfois les oreilles délicates. Malgré l'exemple de Molière (1), nous croyons convenable de ne pas insister sur les scènes où Plaute

(1) Molière : *Amphitryon*, II, III ; *Le Cocu imaginaire*, V.

développe en termes trop crus cette pensée d'Hégésippe :

Ta femme est riche, mais ce n'est qu'un laideron :
Si l'or te réjouit, la couche te répugne.

Mais il en est d'autres qu'on peut citer sans blesser la décence.

Déménète oublie près d'une beauté facile les ennuis du ménage et les imperfections de sa femme légitime :

DÉMÉNÈTE.

Douce haleine! ton souffle est plus pur et plus frais
Que celui de ma femme!

PHILÉNIE.

Elle sent donc mauvais?

DÉMÉNÈTE.

J'embrasserais plutôt un bourbier que sa bouche!

ARTÉMONE (cachée).

Bon! J'ai pour te payer l'argument qui te touche!

Reviens à la maison, tu sauras sûrement
Ce que l'on peut gagner à parler méchamment
D'une femme dotée !....

ARGYRIPPE.

Ainsi vous chérissez ma mère ?

DÉMÉNÈTE.

Comme elle n'est pas là, je l'aime à grand renfort !

PHILÉNIE.

Quand elle est près de vous?

DÉMÉNÈTE.

Je souhaite sa mort !

LE PARASITE (bas à Artémone).

Il vous aime beaucoup, et tout haut il l'assure !

ARTÉMONE (toujours cachée).

Oh ! je le lui rendrai bientôt avec usure !
Qu'il vienne à la maison, c'est moi qui le paierai,
Et c'est en l'embrassant que je me vengerai (1) !

(1) Plaute : *L'Asinaire*, V, II.

Ainsi cette femme qu'il croit bien loin, mais qui a été prévenue de ses folies, voit tout ce qui se passe, entend tout ce qui se dit. Bientôt la colère l'emporte : impatiente de tout retard, elle s'élance au milieu de l'orgie et, saisissant le coupable par le bras, elle lui intime impérieusement l'ordre de regagner au plus vite le toit conjugal :

ARTÉMONE.

Marche au logis, galant !

DÉMÉNÈTE.

Je ne sais si j'existe !

ARTÉMONE.

Certe ! et tous les méfaits te suivent à la piste !
Le coucou reste au nid !.. Marche au logis, galant !

DÉMÉNÈTE.

Malheur à moi !

ARTÉMONE.

Tu fais un devin excellent...
Galant, marche au logis !

DÉMÉNÈTE.

Eloigne-toi, chérie!

ARTÉMONE.

Marche au logis, galant!

DÉMÉNÈTE.

Ma femme, je t'en prie...

ARTÉMONE.

Ta femme! je la suis à présent, je la suis,
Mais je ne ne l'étais pas tout à l'heure, au mépris
Quand tu livrais mon nom!

DÉMÉNÈTE.

C'est fait de moi, j'expire!

ARTÉMONE.

Mon haleine est puante?

DÉMÉNÈTE.

Ah! elle sent la myrrhe! (1)

(1) Plaute : *L'Asinaire*, V, II

Quel triste sort! Quelle punition pour Déménète ! Se voir contraint de comparer aux parfums les plus suaves une haleine fétide qui lui soulève le cœur !

Stalimon n'est pas moins infortuné: il s'est fait beau, il s'est parfumé, croyant voler à la conquête de Casine; mais sa femme survient à la traverse de ses projets :

STALIMON (à part).

Ma femme me jugule en restant dans ce monde !
Mais ne la vois-je pas? sa mine est furibonde.
Il me faut caresser le méchant animal !
Haut.) Ma femme, mon bijou, mon cœur, te sens-tu mal?

CLÉOSTRATE.

Arrière! A bas les mains!

STALIMON.

Pourquoi, Junon trop chère,
A ton petit Jupin montrer tant de colère?
Où vas-tu ?

CLÉOSTRATE.

Laisse-moi !

STALIMON.

Reste.

CLÉOSTRATE.

Non.

STALIMON.

Je te suis.

CLÉOSTRATE.

Es-tu dans ton bon sens ?

STALIMON.

En t'adorant, j'y suis.

CLÉOSTRATE.

M'aimer ? je le défends !

STALIMON.

Je brave la défense.

CLÉOSTRATE.

Tu m'assommes !

STALIMON (entre ses dents).

Vraiment, je le voudrais !

CLÉOSTRATE (qui l'a entendu).

Il pense
Ce qu'il dit !

STALIMON (haut).

Dans mes yeux, trésor, regarde bien.

CLÉOSTRATE.

Son trésor? je le suis tout comme il est le mien!
Mais, dis-moi, ces parfums, d'où viennent-ils?

STALIMON (à part).

La peste
Etouffe le coiffeur ! Mon manteau ! Soyons preste
A m'essuyer !

CLÉOSTRATE.

Vaurien, brigand, singe, vieux pou !
Mais à quoi bon citer les noms de ce grigou
Qui, tout cassé qu'il est, outrageant la décence,
Ose ainsi promener ses cheveux gras d'essence!

STALIMON (haut).

C'est un de mes amis... que j'aidai... dans son choix...
Pour des parfums...

CLÉOSTRATE.

Raison de menteur aux abois !
N'as-tu pas honte, dis ?

STALIMON.

S'il te plaît ?

CLÉOSTRATE.

Quel repaire
As-tu hanté ?

STALIMON.

Qui ? Moi !

CLÉOSTRATE.

Va, fais le bon compère !
J'en sais long sur ton compte.

STALIMON.

Eh bien ! là, que sais-tu ?

CLÉOSTRATE.

Qu'il n'est pas un vieillard plus que toi corrompu !
D'où viens-tu ? Dans quel bouge es-tu donc allé boire ?
Voyez-vous ce manteau froissé !

STALIMON.

Par l'onde noire,
D'aujourd'hui je n'ai pris une goutte de vin !

CLÉOSTRATE.

Au reste, mange tout, bois, dissipe !

STALIMON.

A la fin,
Ma femme, c'est assez ! Arrête-toi, de grâce;
Que pourrais-tu, demain, me jeter à la face ? (1)

Assurément ce mari qui déshonore sa vieillesse et se lance dans de coupables aventures est peu digne de sympathie; cependant le méchant caractère de sa femme semble atténuer sa faute. Aurait-il agi comme il le fait, si sa compagne se fût montrée douce et bonne? Aurait-il déserté le foyer domestique, si sa maison eût été l'asile de la paix et du bonheur? Qui sait? L'excès de son humiliation ramène vers lui quelque intérêt, et c'est en cela que se manifeste le talent du poëte. Nous ne connaissons rien au théâtre d'aussi vigoureux que cette

(1) Plaute : *Casine,* II, III.

scène, comme trait, comme dialogue, comme peinture de mœurs. Molière, lui-même, si supérieur à tant de titres, nous semble ici vaincu par le poëte latin, dans les deux passages de ses œuvres qui offrent des situations analogues. Madame Jourdain a plus de noblesse et de dignité qu'Artémone, mais combien son langage est froid au prix de celui de la femme de Déménète :

MADAME JOURDAIN (*à son mari qu'elle trouve à table entre* DORANTE *et* DORIMÈNE).

Voilà comme vous dépensez votre bien; c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyer promener.., (à DORANTE), Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites, aux sottises de mon mari... (à DORIMÈNE), Et vous, Madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous. (1)

Le bonhomme Chrysale, qui s'est vu obligé de chasser Martine parce que Philaminte et

(1) Molière : *Le Bourgeois gentilhomme,* IV, II.

Bélise ne peuvent pas souffrir qu'elle écorche Vaugelas, et qui n'a pas osé, comme il s'y était pourtant engagé envers son frère, dire à sa femme qu'il faut donner à Clitandre la main de leur fille Henriette, cherche à déguiser son manque d'énergie, en l'appelant amour de la tranquillité. C'est que, aussi, sa femme est terrible !

CHRYSALE.

Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon ;
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie ! (1)

Chrysale et Stalimon sont frères pour le caractère, sinon pour la conduite ; ils se croient l'un et l'autre obligés de caresser la femme dont ils redoutent l'humeur acariâte ; ils se mettent l'un et l'autre à trembler « dès qu'elle prend son ton » ; mais combien le premier tableau est plus vivant !

(1) Molière : *Les Femmes savantes,* II, IX.

CHAPITRE IX.

Du mari qui tremble au seul souvenir de sa femme.

Périphane a été le souffre-douleur d'une femme dotée; sa vie s'est usée dans une lutte perpétuelle; Hercule aux prises avec les Amazones n'a pas eu à déployer plus de bravoure : aussi ose-t-il à peine respirer lorsque Pluton l'a enfin délivré de sa moitié, et redoute-il jusqu'à son ombre!

APŒCIDE.

J'admire ce que font les hommes, d'ordinaire,
Qui rougissent pour rien; mais, s'il est nécessaire
D'avoir quelque pudeur, ne savent plus rougir!
Vous-même, c'est ainsi que je vous vois agir.
Pourquoi rougissez-vous d'épouser une femme
Pauvre, mais d'un bon sang, mère par vous?

PÉRIPHANE.

Le blâme
De mon fils...

APŒCIDE.

N'est-ce pas la crainte d'offenser
Votre défunte?... Eh! eh! venez-vous à passer
Près de sa tombe, Adès aura son sacrifice...
Adès vous a laissé l'enterrer, c'est justice!

PÉRIPHANE.

Cette femme ici-bas fut mon épouvantail;
D'Alcide j'accomplis le sixième travail!

APŒCIDE.

Mais une belle dot a son prix, je suppose?

PÉRIPHANE.

L'avoir sans épouser serait plus belle chose (1)!

(1) Plaute : *Epidique*, II, I.

CHAPITRE X.

De la femme qui invoque l'appui de son père contre son mari et de ce qui en résulte.

Quand vous êtes marié, vous croyez n'avoir a compter qu'avec votre femme. Erreur! Il est une autorité qu'elle invoque à chaque instant contre vous, qu'elle force à intervenir dans toutes les querelles du ménage ; c'est l'autorité paternelle. De nos jours, ce serait la belle-mère qui se hâterait d'accourir, et Dieu sait quels résultats aurait son intervention! Chez les anciens, la belle-mère s'efface devant le père de famille, et c'est un bien, car le père, instruit par sa propre expérience, se montre plus sage et plus sensé. Aussi cette manœuvre de la femme chagrine qui prétend se faire plaindre, se faire emmener loin d'une maison qu'elle déteste, tourne-t-elle parfois à sa confusion, le

beau-père, avec un grand sens, n'élevant la voix que pour tancer vertement sa fille, tout en se réservant de donner quelques conseils à son gendre, si cela devenait nécessaire :

LE PÈRE (à part).

J'ai souci de savoir pour quelle grave affaire
Ma fille, *subito*, réclame ici son père.
Elle ne m'apprend pas ce qu'elle attend de moi ;
Je m'en doute pourtant : le couple est en émoi ;
Une bonne querelle au mari suscitée !
Rien n'égale l'orgueil de la femme dotée :
Faire passer l'époux sous le joug, c'est son fait...
L'époux, de son côté, n'est pas toujours parfait.

LA FEMME.

Bonjour père !

LE PÈRE.

Bonjour, ma fille; ton ménage
Va-t-il comme tu veux?... D'où vient cet air sauvage?
Pourquoi, lui, reste-t-il en colère là-bas?...
Il s'élève entre vous quelques petits débats?
Parle sans vains discours; lequel est le coupable?

LA FEMME.

Pour moi, de faire mal je ne suis pas capable :
Mais vivre sous ce toit, en aucune façon
Je n'y consentirais! Quittons cette maison!...

LE PÈRE.

Ma fille!

LA FEMME.

On me trahit! Je suis sacrifiée!

LE PÈRE.

Par qui?

LA FEMME.

Par l'homme à qui vous m'avez confiée,
Mon époux!

LE PÈRE.

Une scène!... Et pourtant j'avais dit
De ne plus me mêler à semblable conflit!

LA FEMME.

Comment faire autrement?

LE PÈRE.

Elle me le demande!

LA FEMME.

Sans doute...

LE PÈRE.

Est-ce nouveau que je te recommande
D'être pour ton mari soumise et sans aigreur?
Pourquoi l'espionner avec tant de fureur?

LA FEMME.

Mais, mon père, ici près il aime une drôlesse!

LE PÈRE.

Il fait bien!... S'il m'en croit, qu'il aime sa maîtresse
Cent fois plus, pour punir ton mauvais procédé!

LA FEMME.

Il va boire chez elle!

LE PÈRE.

O le dévergondé!
Il ne peut donc pas boire où bon lui semble! Peste!
Quel despote tu fais!... Courage! Il ne te reste

Qu'à défendre tout net qu'il dîne hors d'ici,
Ou qu'il mène souper un étranger chez lui !
Vous mettriez volontiers l'époux en esclavage,
O femmes !... Mais alors, sans tarder davantage,
Faites-le donc asseoir, la quenouille à la main,
Dans votre gynécée !...

LA FEMME.

Ah ! père, il est certain
Que vous êtes venu défendre ici sa cause,
Non la mienne !...

LE PÈRE.

Bien ! bien ! s'il péche en quelque chose,
Je saurai, mieux qu'à toi, lui faire son procès.
Mais, lorsque ton mari te prodigue à souhaits
Vêtements et bijoux, servantes, nourriture,
Pour Dieu, femme, rends-lui l'existence moins dure ! (1)

(1) Plaute : *Les Ménechmes*, V, II.

CHAPITRE XI.

Les femmes se plaignent de l'inégalité des droits et des devoirs qui existe entre les époux : ont-elles raison?

Ce père, avouons-le, nous paraît bien accommodant : pourvu que sa fille ait de quoi se vêtir, se parer, se nourrir, se faire servir, elle ne doit plus rien désirer ! Ménechme, nous l'avons vu, ne parle pas autrement à sa femme. C'est un préjugé qui a survécu à la ruine du paganisme et, de nos jours, on ne serait pas embarrassé pour trouver bon nombre de gens disposés à tenir le même raisonnement. La femme, de son côté, n'a pas accepté tacitement ce partage inégal entre les droits et les charges de la vie de famille; de tout temps elle a réclamé contre cette prétention de l'homme à se croire tout permis, quand, pour

sa compagne, la moindre démarche hazardée est un crime :

SYRA.

Que le sort de la femme est dur, injuste, au prix
De la condition où vivent les maris!
Un époux en cachette a pris une maîtresse :
Qu'importe que la femme, après tout, le connaisse ;
Il n'en est que cela... Mais la femme, une fois,
A l'insu du mari, sort-elle en tapinois,
On lui fait un procès, l'époux la répudie!...
Une commune loi devrait régler leur vie :
Pourquoi, lorsque à la femme un seul époux suffit,
De sa seule moitié l'époux ferait-il fi ?
Ah! si l'on châtiait l'homme qui se parjure,
Comme on punit la femme après quelque aventure,
On verrait les maris sans femmes, parmi nous,
Plus nombreux qu'on ne voit de femmes sans époux! (1)

Comme Syra, madame de Staël, qui n'avait pas trouvé le bonheur dans le mariage, se révolte contre cette criante inégalité. Il y a, dit-elle, dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines

(1) Plaute : *Le Marchand*, IV, v.

de ce monde. L'âme entière d'une femme repose sur l'attachement conjugal : lutter seule contre le sort, s'avancer vers le cercueil sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une faible idée; et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain, quand vous n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ses premiers rayons, quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore, et qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de la nuit, votre cœur se révolte; il vous semble qu'on vous a privée des dons de Dieu sur la terre, et si vous aimez encore celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous appartient pas et qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés et la conscience elle-même se trouble à force de malheur. Les femmes pourraient adresser à l'époux qui traite légèrement leur destinée, ces deux vers d'une fable :

Oui, c'est un jeu pour vous,
Mais c'est la mort pour nous!

Et tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution quelconque qui change l'opinion des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours une guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous deux souffrira.

Mais le grave Montesquieu explique en quelques lignes empreintes d'une haute raison pourquoi la loi a consacré cette apparente injustice : « Comme le mari peut demander la séparation à cause de l'infidélité de sa femme, la femme la demandait autrefois à cause de l'infidélité du mari. Cet usage, contraire à la disposition des lois romaines, s'était introduit dans les cours d'église où l'on ne voyait que les maximes du droit canonique, et effectivement, à ne regarder le mariage que dans des idées purement spirituelles et dans le rapport aux choses de l'autre vie, la violation est la même. Mais les lois politiques et civiles de presque tous les peuples ont avec raison distingué ces deux choses. Elles ont demandé aux femmes un degré de retenue

et de continence qu'elles n'exigent point des hommes, parce que la violation de la pudeur suppose dans les femmes un renoncement à toutes les vertus; parce que la femme, en violant les lois du mariage, sort de l'état de sa dépendance naturelle; parce que la nature a marqué l'infidélité des femmes par des signes certains: outre que les enfants adultérins de la femme sont nécessairement au mari et à la charge du mari; au lieu que les enfants adultérins du mari ne sont pas à la femme, ni à la charge de la femme. » (1)

(1) Montesquieu : *Esprit des Lois*, XXVI, VIII.

CHAPITRE XII.

Du luxe ruineux des femmes dotées. — Véhémente sortie de Mégadore.

Si terrible soit-il, le mauvais caractère de la femme n'affecte que le repos du mari ; encore a-t-il la ressource, pour y échapper, de passer une partie de son existence hors du domicile conjugal. Il n'en est pas de même de la prodigalité féminine qui bannit promptement toute prospérité de la maison. Pour peu qu'une femme ait apporté une dot, elle dédaigne de calculer; son luxe, ses dépenses ne connaissent plus de frein :

De sa nature elle est un gouffre dévorant! (1)

Il lui faut sans cesse renouveler ses toilettes, ses équipages; ses fournisseurs forment une

(1) Ménandre : *Fragments.*

véritable armée; la fortune du mari, réduit à l'état de caissier, suffit à peine à combler cet abîme; il se voit bientôt aux abois : il se croyait riche et, tout compte fait, il doit à son banquier, il n'a plus même assez d'argent pour payer les impôts que réclame le fisc; n'aurait-il pas eu plus de profit à épouser une femme sans dot? C'est ce que croit Mégadore qui refuse énergiquement le beau parti que lui propose sa sœur :

MÉGADORE.

Qu'as-tu donc entrepris?

EUNOMIE.

D'assurer ton bonheur; et pour te voir des fils,
— M'aident les dieux! — je veux te marier, mon frère.

MÉGADORE.

Malheureux! je suis mort!

EUNOMIE.

Pourquoi ces cris?

MÉGADORE.

Ma chère,
En me parlant ainsi, tu viens de m'assommer !

EUNOMIE.

A ce que je propose il faut te conformer.

MÉGADORE.

Nous verrons, nous verrons...

EUNOMIE.

C'est un parti très-sage...

MÉGADORE.

Oui, de prendre une corde avant le mariage !
J'y consens toutefois, mais à condition
Que ma femme, demain, descendra chez Pluton;
Est-ce ainsi convenu ?

EUNOMIE.

Celle que je te donne
A passé son printemps; elle est noble personne;
La dot est riche...

MÉGADORE.

Un mot ?

EUNOMIE.

Parle.

MÉGADORE.

Quand un vieillard
Prend une femme âgée; un jour si, par hasard,
Dans ces deux corps glacés le feu d'amour s'allume,
De quel nom appeler l'enfant qu'ils ont ? Posthume !
Mais quitte tout souci, ma sœur, car grâce aux dieux,
Grâce à ce qu'ont laissé mes ancêtres soigneux,
Je suis riche. Vois-tu, je hais ces grandes dames,
Avec leur sot orgueil, leur dot, leurs cris, leurs blâmes,
Leurs chars et leurs chevaux, leur pourpre et leurs [lambris;
Tout cela ne promet qu'esclavage aux maris.

EUNOMIE.

Quelle est alors la femme où ton choix se repose ?

MÉGADORE.

Connais-tu le voisin ? Certe, il n'a pas grand'chose...

EUNOMIE.

Euclion est honnête.

MÉGADORE.

Eh bien ! apprends, ma sœur,
Qu'à sa fille je veux confier mon bonheur...
Tu dis qu'elle n'a rien? Soit, je serai sincère,
Sa pauvreté me plaît.

EUNOMIE.

Que ton dessein prospère! (1)

Ce n'est encore là qu'une esquisse, mais le poëte va nous dire sa pensée tout entière dans un long plaidoyer, manifeste éloquent contre le luxe insolent des femmes dotées, toujours promptes à répondre au mari qui oserait faire entendre quelques réclamations : « de quoi vous plaignez-vous ? Cet argent n'est-il pas à moi ? Ma dot n'a-t-elle pas triplé votre fortune » ! Plaute semble avoir ici pour but de seconder

(1) Plaute : *L'Aululaire*, II, I.

les efforts de Caton, en prenant la défense de la loi Oppia qui venait d'être rapportée à la suite d'une émeute féminine, et il s'en acquitte en faisant preuve d'un talent qui grandit avec l'importance du sujet.

Mégadore, mettant son projet à exécution, a demandé et obtenu la main de la fille d'Euclion. Il ne peut trop se féliciter de son choix :

MÉGADORE.

J'apprends à mes amis mon futur mariage;
Ce dessein leur paraît utile autant que sage.
M'imiter sur ce point ne serait pas d'un sot :
Si tout riche veut prendre une femme sans dot,
La ville est plus d'accord, nous déjouons l'envie,
Nos femmes au respect accommodent leur vie;
Enfin, au grand profit de la société,
La dépense n'est plus la prodigalité.
Je ne vois d'opposants que ceux dont l'avarice
Peste contre les lois qui condamnent leur vice.
Ne les entends-je pas : — « A qui mariera-t-on
La fille bien dotée? » — A qui semblera bon,
Pourvu qu'avant d'entrer, elle laisse à la porte
Son humeur détestable avec l'or qu'elle apporte.
Des chars et des mulets tomberaient la cherté;
On prendrait des vertus avec la pauvreté!

EUCLION (qui entend sans être vu, à part).

Dieu! que j'aime cet homme! Il me charme et m'enivre!
Ah! sur l'économie il parle comme un livre!

MÉGADORE.

Elle ne dirait pas : Ma dot tripla ton bien;
Ces bijoux sont à moi, cet argent, c'est le mien!
Je veux de beaux habits, de nombreuses servantes,
Les atours de mon rang, des parures brillantes,
De la pourpre, des chars, des cochers, des mulets,
Des gens pour m'escorter et d'agiles valets...

ENCLION (de même).

Oh! comme il connaît bien l'humeur des grandes dames!
Que je voudrais le voir préfet des mœurs des femmes!

MÉGADORE.

A la ville, à présent, on trouve plus de chars
Qu'aux champs!... Mais ce n'est rien : viennent, de toutes
[parts,
Le foulon, le lainier, l'artiste en broderie,
Les marchands de bijoux, de passementerie,
Les teinturiers en rouge, en jaune, en violet,
Car la teinture exige un bataillon complet;

Les tailleurs-chemisiers, faiseurs de robes blanches,
Les vendeurs de parfums, les fabricants de manches;
Sandale ou brodequin, ou pantoufle ou soulier,
Pour tout artiste à part, compte particulier!
Un autre teinturier! Celui-là teint en mauve!
Des brocanteurs rusés à peine l'on se sauve,
Qu'arrivent les lingers et les raccommodeurs!
D'autres tendent la main : ce sont les dégraisseurs!
Tu penses être quitte?... Encore une volée
De gens qui pilleront ta maison désolée :
Voici les tisserands! voici les tabletiers!
C'est payé; tout est dit?... Encor des teinturiers
En safran; des faiseurs de cols et de ceintures!
Heureux si tu peux voir la fin des fournitures!

EUCLION (de même).

Allez! vous parlez d'or sur leur luxe outrageant!

MÉGADORE.

Quand on a pour ces riens donné tout son argent,
Arrivent le soldat et l'impôt pour les guerres :
On court chez son banquier; on règle ses affaires;
Le soldat se morfond... Mais, tout compte réglé,
A son banquier l'on doit!... De promesses comblé,
Comme il était venu, le soldat s'en retourne...
Voilà pour une dot la meule que l'on tourne!

La femme pauvre, enfin, aime et craint son époux;
L'autre n'est que dépense, aigreur, fiel et courroux ! (1)

Il semble que Martial se soit souvenu de ces deux derniers vers quand il dit :

Pourquoi nai-je pas pris une épouse opulente ?
De ma femme je veux n'être point la servante. (2)

Caton, dont on pourrait peut-être trouver le visage sous le masque de Mégadore, ne cachait pas pourquoi il s'affligeait de voir la dot exercer à Rome une influence si pernicieuse : « c'est que, disait-il, les autres hommes commandent à leurs femmes, et nous, à tout le demeurant des hommes, et nos femmes nous commandent ! » (3) Cette influence des femmes sur les hommes, que Caton signalait à ses contemporains, ne se produit-elle point, directement ou indirectement, partout ? S'il en est ainsi, appliquons-nous à

(1) Plaute : *L'Aulaire* III, v.
(2) Martial : *Epigrammes,* VIII, II.
(3) Plutarque : *Caton,* traduction d'Amyot.

rendre les femmes aussi parfaites que possible. Plus elles auront de lumières, dirons-nous avec Shéridan, plus nous serons éclairés; plus elles auront de sagesse, moins nous courrons le risque d'errer dans nos conseils et dans nos actes.

CHAPITRE XIII.

Que les mariages mal équilibrés peuvent avoir des suites fâcheuses pour les parents.

Epouser une femme riche et noble et, partant, exigeante et dépensière, c'est, à tout prendre, un malheur personnel ; il n'en est pas moins vrai que les parents ont aussi leur part de mécomptes dans les unions mal assorties, exposés qu'ils sont à l'envie des uns, au mépris des autres. Ont-ils des défauts : on les grossit ; n'en ont-ils pas : on leur en crée ; on rougit de leur pauvreté, et peu à peu le silence et le vide se font autour d'eux. Qui ne connait *Les parents pauvres* de Balzac ? Qui n'a lu avec attendrissement le récit des souffrances de cet excellent père Goriot qui s'est dépouillé pour ses filles et n'a trouvé dans ces sacrifices qu'une cause de chagrins toujours grandissants, sous lesquels

son courage et ses forces finissent par succomber ?

Quand il hésite à accepter un gendre comme Mégadore, Euclion a bien compris, lui du moins, quelles suites peut avoir une union disproportionnée :

EUCLION.

Vous possédez beaucoup d'argent et de puissance,
Et moi je suis Irus ! Si j'avais l'imprudence
De vous donner ma fille, on verrait, sur ma foi,
L'âne au bœuf attelé. — Je serais l'âne, moi ! —
Et si l'âne succombe et tombe dans la fange,
Jamais, pour l'en tirer, le bœuf ne se dérange ;
Il ne le connaît pas !... Un divorce a-t-il lieu ?
Voilà que je deviens pour mes pareils un jeu :
Les ânes de leurs dents et les bœufs de leur corne
M'attaqueraient !... Non, non, à rester je me borne
Ane parmi les miens !

MÉGADORE.

L'avantage est certain
Quand à d'honnêtes gens on unit son destin ;
Acceptez !

EUCLION.

Mais ma fille est sans dot!

MÉGADORE.

Eh! qu'importe!
Avec de bonnes mœurs, la dot est assez forte! (1)

Malgré la générosité de sentiments que manifeste Mégadore, Euclion insiste et ne cesse de faire remarquer que sa fille est absolument dépourvue de dot. C'est que, pour les Romains, marier une femme sans dot, c'était la sacrifier, presque la vendre : aussi regardait-on comme une loi d'honneur pour le père de famille, ou à son défaut, pour le frère, le tuteur, le plus proche parent, de pourvoir la jeune fille qui entrait en ménage :

LESBONICUS.

Tu demandes ma sœur, tu la prends sans dot : non,
Non, ma sœur n'ira pas sans dot en ta maison!

(1) Plaute : *L'Aululaire*, II, II.

De pauvre que je suis je deviendrais infâme !
Que serait-elle aux yeux de tous? Maîtresse ou femme? (1)

Madame Jourdain est frappée des mêmes inconvénients qu'Euclion, quand son mari rêve pour leur fille un titre de marquise :

MADAME JOURDAIN.

Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens.

(1) Plaute : *Les trois deniers*, III, II.

Je ne veux point de tous ces caquets et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi (1).

C'est à peu près le même langage que tient Thérèse Pança, lorsque son mari Sancho veut faire de sa fille la femme d'un grand seigneur (2), Madame Jourdain et Thérèse ont raison ; n'exposons pas nos enfants à rougir de leur famille en les faisant entrer dans un monde qui n'est pas le nôtre : pourrions-nous un jour leur reprocher, avec justice, leur vanité et leur ingratitude, si nous les avions nous-mêmes poussés dans cette voie !

(1) Molière : *Le Bourgeois gentilhomme*, III, XIII.

(2) Cervantès : *Don Quichotte*, 2e partie, chap. V.

CHAPITRE XIV.

La question du célibat.

Je vais me marier! — Tant pis! — Comment tant pis?
— Oui, c'est à tous les maux ouvrir votre logis :
Pauvre, si vous prenez femme riche, en partage
Jusques à votre mort vous aurez l'esclavage;
Si la femme n'a rien, c'est bien plus malheureux :
Au lieu d'un estomac, vous en nourrirez deux (1).

Ainsi s'exprime un personnage de la comédie grecque qui semble avoir donné le ton à ceux de Plaute. Puisque le mariage est une boîte de Pandore d'où s'échappent tous les maux, sans que l'Espérance même demeure au fond, puisque tout mari peut craindre les querelles, la ruine et pis encore, qu'y a-t-il de mieux pour l'homme que de rester célibataire? Il jouira du

1 Anaxandride : *Fragments*.

privilége inappréciable d'être libre; il pourra sortir, rentrer, sans que personne se permette de contrôler ses allées et venues; il n'aura pas l'embarras d'élever des enfants : ses parents, ses amis, alléchés par l'espoir de mordre à son héritage, lui en tiendront lieu; il n'aura pas à défendre sa bourse contre de continuelles demandes d'argent et, exempt de tout souci, il vivra mieux et plus longtemps. C'est ainsi que Périplectomène a compris l'existence :

PÉRIPLECTOMÈNE.

Libre, dans ma maison, je puis vivre à ma guise :
Certe, ayant, grâce aux dieux, fortune bien assise,
Je pouvais épouser une dot, un grand nom...
Moi, sous mon toit conduire une criarde! Non!

PLEUSIDE.

Mais avoir des enfants n'est pas désagréable.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Par Hercule! être libre est cent fois préférable...

PALESTRION.

Si ce n'est bien parler, je ne m'y connais pas.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Car une bonne femme — en est-il ici-bas? —
Où la trouver?... Chez moi je pourrais introduire
Une femme sans cœur. L'entendrais-je me dire :
Achète de la laine et fais-toi, cher époux,
Des tuniques d'hiver, un manteau chaud et doux !...
Des femmes d'à présent ce n'est pas le langage.
La mienne, m'éveillant quand le coq fait tapage,
Me dirait : cher ami, donne-moi de l'argent ;
Aux calendes, ma mère, aime un petit présent;
Il faudrait des douceurs et des pâtisseries ;
Je dois gratifier, le jour des Quinquatries,
D'un peu d'or l'aruspice, interprète des cieux.
Si je ne donnais pas, cher époux, de quels yeux
Me regarderait-on? Il faut aussi pour celle
Qui m'a purifiée une somme assez belle ;
La cirière n'a rien reçu depuis longtemps
Et boude ; l'accoucheuse a des airs mécontents ;
Et la nourrice, encor, qui nourrit les esclaves,
Gardons de l'oublier ! — Voilà quelles entraves
Je prétends esquiver en demeurant garçon.

PALESTRION.

Les dieux sont avec vous ! Que vous avez raison !
Pourrait-on rattraper la liberté perdue !

PLEUSIDE.

C'est pourtant un honneur, quand on se trouve en vue
Par son rang, son avoir, d'élever des enfants :
De la famille ils sont les monuments vivants !

PÉRIPLECTOMÈNE.

Mes parents sont nombreux ; d'enfants je me soucie !
Je vis heureux, tranquille et suis ma fantaisie.
A mes parents mes biens iront après ma mort ;
En attendant, chacun s'intéresse à mon sort,
Mange avec moi, me soigne ; on assiége ma porte
Dès l'aube, on voit comment ma santé se comporte ;
Ce sont de vrais fils ; même ils me font des cadeaux :
Ont-ils sacrifié ? J'ai les meilleurs morceaux ;
On m'appelle au banquet ; à dîner on m'invite.
L'un d'eux m'offre-t-il moins ? Il gémit, se dépite.
On me comble de dons et je dis, à part moi :
Vous convoitez mes biens, gagnez-les, par ma foi !

PALESTRION.

C'est au mieux raisonner ; vous êtes trois fois père.

PÉRIPLECTOMÈNE.

Ah ! si j'avais des fils, grands dieux, quelle galère !

Toujours être à trembler qu'ils n'attrapent du mal,
Ivres après souper, ou tombant de cheval,
Qu'ils se rompent le bras, la jambe ou la cervelle !...

PALESTRION.

Restez riche et vivez une vie éternelle ! (1)

Conclusion :

Tu seras trop heureux si tu n'as point de femme ! (2)

Ou, ce qui revient au même :

Rien n'est beau, rien n'est bon comme le célibat ! (3)

Où trouver un panégyrique plus effrontément cynique de l'égoïsme ! Qu'on désire se soustraire aux tracas suscités par une femme méchante et prodigue — toutes sont elles ainsi ? — on peut à la rigueur le comprendre ; mais les enfants, cette joie de la vie,

Enfants, pour notre cœur, quel doux charme vous êtes! (4)

(1) Plaute : *Le Soldat fanfaron*, III, I.
(2) Ménandre : *Fragments*.
(3) Horace : *Epitres*, I, I.
(4) Ménandre : *Fragments*.

Cet espoir de la vieillesse, dont on salue l'aurore par des fêtes,

Il est père, suspens aux portes des couronnes! (1)

cette chair de la chair, ce lien de la famille qu'ils continueront un jour, peut-on, de gaîté de cœur, se priver de leurs caresses et préférer à leur affection les faux-semblants de gens guidés par l'intérêt! Non, il est des biens qu'on n'acquiert pas avec de l'argent. Si vous n'avez pas été marié, ou si, l'ayant été, vous avez vu votre union demeurer stérile; si la vieillesse est à votre porte, avec son cortége de maux inévitables; si, vous trouvant isolé, vous gémissez chaque jour davantage de n'avoir pas une famille,

Que je plains la maison qui n'a pas de berceau! (2)

l'adoption pourra vous en créer une, mais à la condition expresse que vous aurez une tendresse

(1) Juvénal : *Satires*, IX, 85.
(2) Ménandre : *Fragments*.

vraiment paternelle pour ceux qui deviendront vos enfants. Quand ils viendront à vous disposés à remplir avec une affectueuse sollicitude tous les devoirs de la piété filiale, ne les rebutez point par un froid égoïsme, par une sècheresse de cœur dont vous seriez la première victime. L'adoption fait entrer en même temps dans votre maison et les joies du foyer et les devoirs de la paternité; ce n'est qu'en aimant bien qu'on se fait bien aimer.

Plaute met ici le doigt sur une plaie qui, en grandissant, ne contribuera pas peu à précipiter la ruine du peuple romain, car tout peuple sans mœurs est un peuple perdu; or c'est, dit Montesquieu, une règle tirée de la nature que, plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits; et moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages, comme lorsqu'il y a plus de voleurs il y a plus de vols. (1)

(1) Montesquieu : *Esprit des lois*, XXIII, XXI.

Voilà pourquoi ce mal social fut énergiquement combattu par les lois ; il fut même un temps à Rome où les célibataires n'étaient pas admis comme témoins devant la justice, et la religion les menaçait de peines particulières après leur mort : mais la corruption des mœurs rendit cette rigueur inutile, car, levant tribut sur la cupidité des coureurs de successions, le célibat finit par rapporter autant qu'un royaume. (1)

Comment expliquer cet insuccès des lois et de la religion ? C'est qu'on ne cherchait pas où il était le remède de ce mal contagieux : au lieu de prétendre jeter les hommes de force dans le mariage, il fallait faire que le mariage eût pour eux des attraits, ils y seraient venus d'eux-mêmes.

(1) Sénèque : *Consolation à Marcia*, XIX.

CHAPITRE XV.

Si la dot cause tant de mal, comment se fait-il qu'on la recherche avec tant d'ardeur ?

Quelle est, aux yeux de Plaute, la cause de tout le mal ? Pourquoi les hommes mariés gémissent-ils sur leur sort ? Pourquoi les femmes se montrent-elles revêches, acariâtres, coquettes, promptes à se ruiner par de folles prodigalités ? Pourquoi les gens que la prudence inspire élèvent-ils des autels au célibat? C'est que la dot existe et exerce une influence irrésistible sur la tête des femmes. Le poëte ne cesse de le répéter : La femme n'est un tourment perpétuel pour l'homme que parce qu'elle est dotée; supprimez la dot et, comme par enchantement, vous guérissez tout d'un coup la lèpre qui ronge le mariage. En effet, la femme dotée ayant acheté à beaux deniers comptants, nonpas un ami dévoué, non pas

un compagnon de son existence sur qui elle puisse s'appuyer pour descendré doucement le chemin de la vie—on n'achète point de semblables hommes — mais un esclave de ses volontés, de ses caprices, de son luxe ruineux, se trouve tout naturellement amenée à user, à abuser de son acquisition, de sa chose : quelle mauvaise grâce n'aurait pas de se plaindre celui qui s'est vendu ! Un marché a été conclu, il faut bien en remplir les conditions. Ramez donc sans trève ni merci sur cette galère du mariage, vous qui avez fait marchandise de votre indépendancé, de vos droits, de votre dignité !

Comment se fait-il, si la dot est la source de tant de misères, qu'il existe des gens capables de la convoiter ? C'est que les progrès du luxe tendent à exagérer, chaque jour davantage, les dépenses, autrefois modestes, de chaque maison ; c'est que les âmes s'énervent et ne peuvent plus supporter le poids des mâles vertus ; c'est que les jeunes gens n'ont plus l'amour du travail qui faisait de leurs pères les hommes que nous savons. Les frais ombrages, dira bien-

tôt Cicéron, la mollesse, l'oisiveté, l'apathie, la paresse nous ont corrompus et ces charmes malsains ont énervé la vigueur de nos âmes. (1) Regardant les privations comme au-dessus de leurs forces, se précipitant à l'envi dans le tourbillon des plaisirs coûteux, ils ont promptement dévoré leur patrimoine et alors, harcelés par des créanciers exigeants, aiguillonnés par des désirs qu'ils ne se sont pas appliqués à vaincre, ils sont prêts à tout, même aux plus grandes lâchetés.

Demandons à Plutarque ce qu'étaient les jeunes contemporains de Plaute ; il nous répondra, non sans une certaine mélancolie qui l'honore : « il s'en trouvait bien peu qui voulussent labourer la terre avec leurs propres mains, comme faisaient leurs anciens ; souper petitement ; dîner sans feu, ni appareil de cuisine ; ni qui se contentassent d'une robe simple et d'un logis tel quel ; ni, bref, qui estimassent plus le non appéter toutes telles délices et super-

(1) Cicéron : *Tusculanes,* V, XXVII.

fluités que les avoir ni en user; à cause que la chose publique était déjà si grande qu'elle ne pouvait plus retenir son ancienne discipline, ni la pureté de son austérité première : mais pour la longue étendue de son empire et pour le grand nombre des peuples qu'elle avait sous elle, était force qu'elle fût mêlée de plusieurs différentes façons de vivre et de divers exemples de mœurs. » (1) Loin de guérir, le mal ira toujours en empirant : le langage usuel, lui-même, ne tardera pas à témoigner de cette corruption générale; ainsi l'on ne dira plus : « il habite dans tel ou tel quartier, » mais bien :

Il *couche* tout auprès des jardins de César. (2)

Caton prévoyait bien où tout ce luxe aboutirait: « il est malaisé, s'écriait-il tristement, de préserver de ruine une cité en laquelle un poisson se vend plus cher qu'un bœuf. » (3) C'est aussi, d'après

(1) Plutarque : *Caton*, traduction d'Amyot.
(2) Horace : *Satires*, 1, IX.
(3) Plutarque : *Caton*, traduction d'Amyot.

Montesquieu, la principale cause de l'abaissement des caractères à Rome : sitôt, dit-il, que les jeunes Romains furent corrompus, leurs désirs devinrent immenses. On en peut juger par le prix qu'ils mirent aux choses : une cruche de vin de Falerne se vendait cent deniers romains; un baril de chair salée du Pont en coûtait quatre cents ; un bon cuisinier quatre talents... Quand, par une impétuosité générale, tout le monde se portait à la volupté, que devenait la vertu ? (1) En effet, l'histoire de tous les peuples atteste que le patriotisme des citoyens est en raison inverse des progrès du luxe : à mesure que le luxe s'établit dans une république, l'esprit se tourne vers l'intérêt particulier. A des gens à qui il ne faut rien que le nécessaire, il ne reste à désirer que la gloire de la patrie. Mais une âme corrompue par le luxe a bien d'autres désirs : bientôt elle devient ennemie des lois qui la gênent. (2) Rome, adonnée au luxe, est donc

(1) Montesquieu: *Esprit de Lois,* VII, II.

(1) Montesquieu : *Esprit des Lois,* VII, II.

fatalement condamnée aux convulsions politiques et sociales et c'est par le luxe qu'elle périra :

Le luxe envahit tout, plus cruel que les armes,
Et du monde vaincu saura venger les larmes ! (1)

Ainsi ce que, pour être logiques, les jeunes Romains devaient avant tout rechercher, même au prix des plus grands sacrifices, c'était l'argent, devenu le maître du monde :

L'argent, ce souverain, te donne tout : puissance,
Femme dotée, amis, crédit, beauté, naissance ! (2)

Etre riche était tout :

Romains, l'argent d'abord, ensuite la vertu ! (3)

Pour ces hommes énervés, esclaves de vices coûteux, mieux valait ne pas exister que de vivre pauvres :

L'argent de notre vie est l'âme et le ressort :
Au milieu des vivants qui n'en a point est mort ! (4)

(1) Juvenal : *Satires.*
(2) Horace : *Epîtres,* I, vi.
(3) Horace : *Epîtres*, I, i.
(4) Timocréon : *Fragments.*

Peu importait donc la voie par laquelle on marchait à la fortune : est-ce qu'on songeait à demander au millionnaire d'où venaient ces millions qu'on enviait et qu'on saluait bien bas :

Sois riche; qui dira : d'où viennent ces richesses? (1)

Or, un moyen de s'enrichir promptement c'est ce qu'on appelle un beau mariage. Voir, du soir au lendemain, ses dettes acquittées, sa charge payée, son ambition servie par le plus puissant des agents, la richesse, n'est-pas un rêve séduisant, et le prisme de la fortune présente ne peut-il pas colorer de reflets d'or un avenir qu'on croit lointain ? Est-il surprenant que, de tout temps, les coureurs d'héritières aient fait sérieusement, avec une modification légère, le raisonnement ironique que Molière place dans la bouche de Valère : « oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde.... Lorsqu'on s'offre de prendre une fille *avec sa dot*, on ne doit point regarder

(1) Juvénal : *Satires*, XIV.

plus avant. Tout est renfermé là-dedans ; et *la dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité. » (1)

Plaute, le grand poëte comique, c'est-à-dire le grand observateur, a été vivement frappé de cet avilissement des âmes par l'argent ; partout il s'efforce de combattre l'influence corruptrice de la dot, en montrant le miroir à la cupidité de ses contemporains, à qui il ne craint pas de dire durement la vérité :

LA JEUNE FILLE.

Ce que je fais est mal, et vous m'y contraignez !
Mais quand il vous faudra me marier, craignez
Qu'un futur délicat, l'apprenant, ne s'en aille...

SATURION.

Sotte ! que crois-tu donc que le temps présent vaille !
Que fait à vos maris la réputation :
De dot, oui ; mais de mœurs, en est-il question ? (2)

(1) Molière : *L'Avare*, I, x.
(2) Plaute : *Le Persan*, III, i.

En proscrivant la dot, Plaute raisonne comme le législateur de Sparte, qui ordonnait de marier les filles sans rien leur donner, « afin que, ni à faute de douaire il n'y en eût qui demeurassent à marier, ni qui, pour les biens, fussent requises ; mais que, en regardant aux mœurs et conditions de la fille, chacun fît élection de la vertu en celle qu'il voudrait épouser. » (1) Des considérations analogues inspirèrent Solon, lorsqu'il décida que « les femmes n'apporteraient à leurs maris que trois robes seulement, avec quelques autres meubles de bien petite valeur, sans autre chose ; ne voulant pas qu'elles achetassent leurs maris, ni que l'on fît trafic des mariages, comme d'autre marchandise, pour y gagner ; mais voulant que la conjonction de l'homme et de la femme se fît pour avoir lignée, et pour plaisir et amour, non pour argent. » (2)

La loi romaine, tout en exigeant qu'une dot fût donnée à la jeune fille qu'on mariait, avait

(1) Plutarque : *Lois d'Agis*, traduction d'Amyot.
(2) Plutarque : *Solon*, traduction d'Amyot.

pris à l'origine de sages précautions pour que les femmes n'eussent qu'une part restreinte dans les héritages : ces précautions furent supprimées au moment où la monarchie remplaça la république. Montesquieu nous en donne la raison : à Rome, dit-il, les mêmes causes qui firent restreindre la loi qui empêchait les femmes de succéder, firent renverser peu à peu celle qui avait gêné la succession des parents par les femmes. Ces lois étaient très-conformes à l'esprit d'une bonne république, où l'on doit faire en sorte que ce sexe ne puisse se prévaloir pour le luxe ni de ses richesses, ni de l'espérance de ses richesses. Au contraire, le luxe d'une monarchie rendant le mariage à charge et coûteux, il faut y être invité et par les richesses que les femmes peuvent donner, et par l'espérance des successions qu'elles peuvent procurer. Ainsi, lorsque la monarchie s'établit à Rome, tout le système fut changé sur les successions. (1)

(1) Montesquieu : *Esprit des lois,* XXVII, I.

CHAPITRE XVI.

La dot est-elle la cause véritable, ou du moins la seule cause des maux qu'on lui impute? — Que la sollicitude des mères pour leurs filles s'égare souvent, dans l'éducation qu'elles leur donnent.

La dot qui, suivant les Comiques et les Moralistes, produit des effets si pernicieux, est-elle bien la seule, la vraie coupable? N'a-t-on jamais vu de femmes riches se montrer bonnes, douces, aimantes, attentives, économes, prendre à tâche le bonheur de ceux qui les entourent? N'a-t-on jamais vu de femmes mariées sans l'ombre d'une dot, devenir le tourment de leur mari par leur méchant caractère, ou le ruiner par des dépenses exagérées? Assurément on en a vu, on en voit tous les jours. C'est que la conduite de la femme, après le mariage, dépend à la fois de son naturel, de la direction que lui donne le mari et surtout des idées dont, jeune

fille, elle a été imbue pendant son éducation. Nous essaierons donc de compléter la pensée de Plaute, dont l'œuvre ne nous est malheureusement parvenu que mutilé, en signalant quelle part revient dans le malaise conjugal à la manière dont on élevait la jeunesse de son temps.

Plutarque nous a appris ce qu'étaient les jeunes gens et le peu de garanties qu'ils offraient, quand on les mettait en présence des graves devoirs d'époux et de pères. Les filles, du moins, étaient-elles mieux préparées à cet autre sacerdoce qu'on appelle le mariage ? Les mères de cette époque étaient-elles plus sages, plus prévoyantes que celles d'aujourd'hui ? Hélas ! que les temps sont semblables ! Pourvu que leurs filles aient la taille fine et le visage séduisant, qu'elles les conduisent sans encombre sur le seuil de l'hymen, elles s'inquiètent peu du reste. Vainement criez-vous autour de l'épousée : « vive la quenouille ! » (1) En vain, suspendez-vous à

(1) *Talassio !* Plutarque : *Romulus.*

la porte des bandelettes de laine blanche; en vain, lorsque la nouvelle épouse est entrée, la faites-vous asseoir sur une toison de laine; (1) elle ne comprend plus le sens de cette austère cérémomie; elle ne sait plus mettre son plaisir à filer la quenouille; elle n'a pas appris comment la mère de famille, pour être honorée, doit se faire l'âme de la maison.

Les soins du ménage! voilà le domaine de la femme; voilà ce que lui recommandent les moralistes de tous les temps. Écoutez Charron: « Les devoirs de la femme sont, dit-il... 6° vaquer à la mesnagerie; c'est la plus utile science, la plus honorable occupation de la femme, c'est sa maîtresse qualité, celle qu'on doit rechercher en mariage, principalement en moyenne fortune, c'est le seul douaire qui ruine ou sauve les maisons, mais il est rare; il y a des femmes avaricieuses, il y en a peu de ménagères. » (2) Fénelon tient un langage analogue: « Les

(1) Plutarque : *Questions romaines.*

(2) Charron *De la Sagesse,* III, XII.

femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice. » (1)

Les mères de notre temps ont-elles plus à cœur de suivre les sages conseils de Charron ou de Fénelon, que les mères romaines de prêter une oreille attentive aux exhortations pressantes de Caton ou de Plutarque? Non, elles sont également aveugles et le blâme que méritaient les unes peut à bon droit retomber sur les autres. Aussi, lorsque l'incurie de la nouvelle épouse se manifeste, souvent dès les premiers jours du mariage, qui peut-on en accuser plus justement que sa mère qui, dans son éducation, n'eut d'attention que pour les futilités,

(1) Fénelon : *De l'éducation des filles*, XI.

de préoccupation que pour la beauté de son enfant?

Que demande à Vénus une mère, avant tout,
Pour ses garçons un peu, pour ses filles beaucoup?
La beauté! — Mais pourquoi m'en reprendre, dit-elle:
Latone a le cœur fier que Diane soit belle!
— Oui, mais oubliez-vous de Lucrèce le sort?
Oui, mais de Virginie oubliez-vous la mort?
Ah! combien Virginie, en sa mésaventure,
Aurait de Rutila désiré la tournure! (1)

Ces considérations touchent peu les mères: il leur faut à tout prix des filles « bien tournées. » Et que d'efforts pour les façonner au gré de certaine esthétique de convention, même en dépit de la nature, même aux dépens de la santé! Avoir une fille robuste comme un athlète! Fi! Plutôt la faire mourir de faim! Les siècles ont beau succéder aux siècles, c'est toujours le même travers d'esprit. Qui croirait que le tableau suivant a été peint deux cents ans avant notre ère?

(1) Juvénal : *Satires*, X.

CHÉRÉE.

Elle n'est point semblable aux beautés d'à-présent
Que façonne leur mère avec un soin plaisant :
« Les épaules plus bas, comprimez la poitrine ;
» Soyez mince, ma fille, ayez la taille fine ! »
Prennent-elles du corps ? Quels cris ! quelle douleur !
« Ce n'est plus mon enfant, c'est un gladiateur !
» Supprimons le manger !... » Et, malgré la nature,
On transforme en un jonc la pauvre créature...
Et nous les aimerions !

PARMÉNON.

La vôtre est autrement ?

CHÉRÉE.

Ah ! combien différente est la mienne !

PARMÉNON.

Vraiment ?

CHÉRÉE.

C'est un torse robuste, aux formes plantureuses ;
C'est la force et l'éclat des femmes vigoureuses ;
D'un teint non fabriqué, c'est l'aimable fraîcheur !...

PARMÉNON.

Son âge ?

CHÉRÉE.

Elle a seize ans.

PARMÉNON.

Le printemps en sa fleur ! (1)

O mères qui voulez à tout prix que vos filles soient belles, vous avez un bien meilleur moyen d'atteindre ce but que de soigner exclusivement leur corps, c'est de faire que ces filles soient ce que Bernardin-de-Saint-Pierre leur conseille d'être : Pour devenir des beautés d'une expression touchante, soyez, leur dit-il, intérieurement bonnes, douces, compatissantes, sensibles, bienfaisantes et pieuses. Ces affections d'une âme vertueuse, impriment dans les traits des caractères célestes et qui sont beaux jusque dans l'extrême vieillesse.

(1) Térence . *L'Eunuque,* II IV

CHAPITRE XVII.

Qu'il y a plusieurs espèces de luxe. — Du luxe qu'on peut tolérer. — Du luxe qu'on doit proscrire. — Les lois somptuaires. — De la mode. — Des femmes honnêtes qui rivalisent de toilette avec celles qui ne le sont pas.

En attribuant à l'influence de la dot les prodigalités irréfléchies des femmes mariées, Plaute a-t-il prétendu condamner le luxe d'une manière absolue ? Nous ne saurions le croire. Les poëtes, les moralistes, les philosophes de l'antiquité sont, comme ceux des temps modernes, généralement d'accord pour reconnaître que, dans certains cas, on peut tolérer et même rechercher, à cause de son utilité sociale, l'usage du superflu, dont le luxe n'est alors que l'expression intelligente. Kératry le dit d'une manière positive : « Le luxe fait vivre une foule de familles, on ne pourrait le supprimer sans

les ruiner ; crier contre le luxe et provoquer à sa suppression serait exciter les citoyens les uns contre les autres et provoquer des lois agraires ? » (1) Montesquieu n'est pas moins explicite : « Si les riches, dit-il, ne dépensent pas beaucoup, les pauvres mourront de faim ; il faut même que les riches dépensent à proportion de l'inégalité des fortunes et que le luxe augmente dans cette proportion... Le luxe doit donc aller en croissant du laboureur à l'artisan, au négociant, au noble, au magistrat, au grand seigneur, au prince. » (2)

Les économistes disent donc avec Voltaire :

Le luxe a des charmes puissants ;
Il encourage les talents,
Il est la gloire d'un empire. (3)

Ainsi le luxe bien compris peut être le lustre, l'éclat dont brille une grande fortune. A ce

(1) Kératry : *Le luxe.*
(2) Montesquieu : *Esprit des Lois,* VII, IV.
(3) Voltaire *Défense du mondain*

point de vue, loin de corrompre les hommes, il peut contribuer à les rendre meilleurs : l'homme qui, pour se plaire chez soi, a orné sa demeure suivant ses moyens et qui ne doit ceux-ci qu'à un travail honnête, bien loin d'être corrompu par une prospérité qui n'a coûté de larmes à personne, sera encore le plus prompt à compatir aux peines d'autrui. (1) C'est la thèse que soutient M. Baudrillart dans un de ces ouvrages d'économie politique que nous voudrions voir plus nombreux et plus répandus : « Ce qu'on nomme, dit-il, le luxe, en prenant ce mot dans une acception favorable, élève la société, en élevant l'homme lui-même à des besoins supérieurs et à des facultés plus développées. Malheur aux nations où nul besoin supérieur à la faim et à la soif ne parle aux individus, et où l'on n'entrevoit rien au-delà des haillons, rien au-delà d'une nourriture semblable à celle de la brute. Au-dessous de ce niveau il n'y a que le néant...

(1) Kératry : *Le luxe*.

Un des plus sages conseillers du peuple, l'illustre américain Franklin, qui blâmait hautement le luxe stérile, sottement fastueux, et dont la simplicité prêchait d'exemple, a montré tout le bien que certaines consommations dites de luxe peuvent faire aux classes populaires, lorsque ces classes sont en état d'en faire les frais par leur travail et leur épargne. « L'espé-
» rance, écrit-il, d'arriver un jour à pouvoir se
» procurer les objets de luxe est un puissant
» aiguillon pour le travail et l'industrie. Le
» luxe peut alors produire plus qu'il ne con-
» somme, s'il est vrai que, faute de cet aiguil-
» lon, les hommes seraient paresseux et indo-
» lents, comme ils sont généralement portés à
» l'être » (1) « Les bonnes républiques grecques avaient à cet égard des institutions admirables. Les riches employaient leur argent en fêtes, en chœurs de musique, en chariots, en chevaux pour la course, en magistratures onéreuses. » (2)

(1) Baudrillart : *Economie politique populaire ; Luxe et travail.* p. 65 et 66.

(2) Montesquieu : *Esprit des lois,* VII, III.

Tenons-nous seulement en garde contre l'abus, car l'abus seul corrompt, seul il est préjudiciable. L'Écriture a bien dit que l'on courrait le risque de s'énivrer avec sa propre vigne, mais elle n'a pas ordonné pour cela de l'arracher et de la jeter au feu. (1)

A quelle espèce de luxe devons-nous donc faire la guerre ? Au luxe fastueux qui, dit Voltaire, ne trouve rien d'assez vaste, et comme s'il craignait de manquer d'espace pour le contenir, chasse tous ceux qui l'environnent : « Fouquet, par exemple, achète trois hameaux entiers et en fait enfermer toutes les terres dans les jardins de son palais de Vaux ; » (2) au luxe exagéré dont ce même Fouquet donna un exemple mémorable en dépensant pour un seul repas la somme énorme de cent vingt mille livres ; au luxe ruineux et surtout déplacé, à celui qui produit une dangereuse ivresse. Tout en vivant au sein des splendeurs, il faut, comme

(1) Kératry : *Le luxe.*

(2) Voltaire : *Essai sur l'histoire générale,* VII.

Sénèque, être constamment prêt à en faire le sacrifice; il faut toujours rester maître de soi et ne pas souffrir que l'âme s'amollisse au milieu du faste et des séductions du luxe. Ce luxe :

> Est semblable aux vins délicats,
> Il faut s'en permettre l'usage ;
> Le plaisir sied très-bien au sage,
> Buvez, ne vous enivrez pas. (1)

Mais où commence cet excès du luxe qui nous est signalé comme funeste par les économistes? L'un d'eux nous l'apprend : en général, dit-il, cet excès est tout relatif, du moins si l'on suppose la morale respectée. Ce qui est luxe pour celui qui a vingt mille francs de revenu peut ne pas l'être pour un autre qui en a cent mille. C'est l'étendue de la fortune qui établit la proportion entre les dépenses d'utilité, les dépenses d'agrément et la part réservée à l'épargne. Le sauvage qui sacrifie un objet utile à l'achat

(1) Voltaire : *Défense du mondain.*

d'une bouteille d'*esprit de feu*, ou pour se procurer quelques verroteries, se livre à une véritable consommation de luxe, tant il est faux de croire que les dépenses de luxe soient inséparables de l'idée d'une grande fortune et d'une civilisation avancée. Le luxe! Les nations barbares en ont eu plus qu'on n'est tenté de le croire. Manger à son déjeuner une douzaine d'huîtres est un acte qui en soi n'a rien de répréhensible; il sera criminel dans telle situation. (1)

Si cette ivresse que cause le luxe ne devait tourner la tête que de ceux qui, jouissant d'un vaste patrimoine, ont une fortune considérable et bien assise, le mal serait petit et le nombre des victimes restreint : mais elle gagne de proche en proche avec la rapidité d'une maladie contagieuse, elle atteint les conditions les plus humbles, elle établit une rivalité funeste entre des fortunes inégales et fait du *paraître* une nécessité à laquelle on sacrifie tout, le bien-être, la sécurité et quelquefois l'honneur de la

(1) Baudrillart : *Luxe et travail*, p. 59 et 61.

famille, la concorde, la bonne harmonie des classes entre elles, car :

Lorsqu'un luxe insolent s'étale sous ses yeux,
Le malheureux se sent doublement malheureux. (1)

De là l'envie de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent ; de là tant de drames intimes, tant de convoitises sociales, tant de commotions politiques. Ah ! qu'il serait plus utile et plus sensé de mettre en pratique les leçons que Charron nous donne au livre *de la sagesse :* « Les préceptes et avis de mesnagerie sont, dit-il, les suivants : pourvoir premièrement et principalement à ces trois choses : nécessité, nettété, ordre ; puis, s'il y a moyen, l'on avisera à ces trois autres (mais les sages ne s'en donneront pas grand'peine) : abondance, pompe et parade, exquise et riche façon. Le contraire se pratique souvent dans de bonnes maisons, où il y a des lits de soie rehaussés d'or, mais qui

(1) Ménandre : *Le Collier.*

n'ont qu'une couverture simple en hiver, sans aucune commodité de ce qui est le plus nécessaire. Ainsi de tout le reste. » (1) Ce que Charron dit si bien de ces lits menteurs qu'on trouvera dans toutes les maisons où règne une sotte vanité, Martial l'avait dit avec non moins de bonheur de ces prétendus festins où tout est pour les yeux, rien pour l'estomac, et après lesquels on est tenté de se demander : où allons-nous souper à présent ?

Le service est brillant, l'or partout étincelle,
Le convive se peut mirer dans la vaisselle ;
Toujours de nouveaux plats que disposent les gens :
Mais on s'est occupé des yeux et non des dents ;
Car, si l'œil est content, la bouche se repose :
Dans ces plats merveilleux, rien ou fort peu de chose ! (2)

Au temps où l'on portait des habits brodés, comme ces habits coûtaient fort cher, ceux qui étaient plus glorieux que riches se contentaient

(1) Charron : *De la Sagesse*, III, XIII.
(2) Martial : *Epigrammes*.

d'en orner le devant, laissant tout-à-fait nu le derrière, que recouvrait habituellement un manteau protecteur; on appelait ces personnes des *nichil au dos.* (1) Que de gens ne sont aujourd'hui, pour toutes choses, que des *nichil au dos !*

Pour prévenir l'ivresse contagieuse du luxe, les chefs d'empire, à qui incombe une si grande responsabilité, ont essayé d'arrêter par des lois l'extension des dépenses pour les habits, la table, les équipages, l'ameublement; et comme les femmes, ainsi que l'a fort bien démontré J.-J. Rousseau, (2) sont surtout promptes à établir entre elles ce genre de lutte, car elles sont incapables de se modérer quand la jalousie, l'envie, le désir d'écraser une rivale les aiguillonnent, c'est surtout le luxe des femmes que les lois ont cherché à réprimer. La plus célèbre de ces lois, dans l'antiquité, est la loi Oppia qui frappait les femmes dans leur amour

(1) Nichil ou nihil, rien.

(2) J.-J. Rousseau: *Lettre à d'Alembert sur les spectacles.*

pour les bijoux, en ne leur permettant qu'une demi-once d'or ; dans leur goût pour les riches vêtements, en leur interdisant les habits de diverses couleurs; dans leur passion pour les chars, en leur défendant de s'en servir, dans la ville, autrement que pour les sacrifices.

L'esprit de cette loi, dont les efforts de Caton ne purent prolonger l'existence au-delà de vingt années, a souvent reparu dans notre propre législation : Charlemagne défendit de consacrer plus de vingt sous à une robe, plus de trente sous à un manteau, même orné de fourrures ; Louis-le-Débonnaire interdit les robes de soie, les ornements d'or et d'argent ; Philippe-le-Bel ordonna que nul bourgeois, nulle bourgeoise n'aurait de voiture, et ne porterait vair, gris, hermine, or ou pierres précieuses ; Charles VIII, Louis XII, François Ier, Charles IX, Henvi IV, Louis XIII, Louis XIV renouvelèrent, en les complétant, ces mesures somptuaires. Mais leur multiplicité même montre combien elles furent inefficaces : le luxe, qu'on croyait étouffer, renaissait bientôt plus vivace que ja-

mais et manifestait parfois sa présence par de singulières fantaisies, comme les souliers à la poulaine, dont on rattachait l'extrémité au genou par une chaînette d'or ou d'argent ; comme les hennins, bonnets d'étoffe précieuse ou de dentelles qui, semblables à des clochers sur la tête, étaient si larges et si élevés que les femmes ne pouvaient point passer sous les portes sans se baisser et se tourner de côté ; comme les fontanges, coiffures du dix-septième siècle, dont l'édifice, au dire de Vertot, comportait plusieurs étages. C'est bien en cela qu'on peut constater combien,

Sans le secours des mœurs, les lois sont impuissantes! (1)

En veut-on un exemple frappant : Valère-Maxime et Macrobe nous apprennent que les premiers romains prenaient leur repas dans le vestibule de leur maison et les portes ouvertes,

(1) Horace : *Odes*, III, 24.

pour qu'ils ne fussent pas tentés de céder à la gourmandise loin des yeux du public. Eh bien! la loi Orchia dut abolir cet usage, car il allait contre la volonté des anciens législateurs : par ostentation, pour éblouir les spectateurs, on en était peu à peu arrivé à déployer dans ces repas un faste scandaleux. (1)

La religion a-t-elle plus d'empire que les lois sur l'esprit féminin ? Les écrits des pères de l'Eglise, SS. Chrysostôme, Clément d'Alexandrie, Augustin, Cyprien, Grégoire, les sermons des prédicateurs de tous les temps s'élèvent en maint endroit contre les excès du luxe dont ils font une cause certaine de perdition. On ne lira pas sans intérêt la lettre par laquelle Pie IX signale, en termes empreints de gravité et d'onction, les funestes effets d'un mal qui « ruine les mœurs et la famille » : c'est le luxe, dit le vénérable pontife, qui, par les soins recherchés du corps et de la chevelure, soins qu'on renouvelle même plusieurs fois le jour, absorbe le temps

(1) Valère-Maxime, II, I ; Macrobe, II, 13.

qu'on devrait consacrer aux œuvres de piété et de charité et aux devoirs de la famille; c'est lui qui provoque aux réunions brillantes, aux promenades publiques et aux spectacles; c'est lui qui apprend à courir de maison en maison, sous prétexte de devoir à remplir, et à s'y livrer à l'oisiveté, à la curiosité, aux conversations indiscrètes. C'est lui qui sert d'aliment aux mauvais désirs, lui qui consume les ressources que l'on devrait réserver pour ses enfants, et enlève à l'indigence les secours qui lui viendraient si à propos. C'est lui qui souvent désunit les époux, et plus souvent encore empêche la conclusion des mariages : car il se trouve à peine des hommes qui consentent à se charger d'une si énorme dépense. Comme le disait Tertullien : « On étale dans un très-petit écrin un immense » patrimoine; on met dans un collier dix mil- » lions de sesterces; une tête frêle et délicate » porte le prix des forêts et des îles; de fines » oreilles absorbent les revenus d'un mois; la » main gauche joue de chacun de ses doigts

» avec autant de sacs d'or ; la vanité donne la » force à un seul corps, à un corps de femme, » de porter un capital énorme. » Or, l'expérience le démontre, cet éloignement du mariage fournit au désordre un nouvel aliment. » (1) En écrivant cette lettre, Pie IX s'est évidemment souvenu de ce passage de Fénelon : « Ce faste ruine les familles; et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune ; ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leurs dépenses ; par là s'éloignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité et le naturel, même entre les plus proches parents. » (2) Par là se sont éteints aussi la gaîté et le bon rire qui prési-

(1) Lettre de Pie IX à Mademoiselle de Gentelles, à l'occasion d'un livre écrit par elle sur ce sujet.

(2) Fénelon : *De l'Education des filles*, X.

daient aux repas d'autrefois, où, sans se préoccuper d'un faste inutile, sans se soucier de la dépense qui n'avait rien d'exagéré, nos pères aimaient à grouper autour d'une table joyeuse leurs parents, leurs amis, heureux du riant visage de l'amphitryon. Et ces réunions, par cela même qu'elles coûtaient peu, pouvaient se renouveler souvent, au grand profit du bon accord et de la sociabilité. Quelle différence entre ces dîners, où tout était joie et sourire, et nos festins dispendieux qui ressemblent si souvent à des repas d'enterrement!

D'où vient que, comme les lois somptuaires, les paroles éloquentes des docteurs chrétiens sont restées sans effet? C'est que les femmes obéissent à un législateur plus puissant que les Oppius et les Caton, à un dieu plus encensé que celui des Augustin et des Chrysostôme; ce législateur, ce dieu, c'est la Mode. C'est elle qui jette les femmes dans les excès de la toilette « vrai témoignage de leur faiblesse, » car si elles veulent briller par l'éclat de leurs vêtements, c'est qu'elles se sentent « incapables de

se faire valoir à meilleures enseignes. » (1) Et comment cette souveraine prouve-t-elle le mieux sa puissance? En amenant chacun à faire, non pas ce qui est jugé le plus sage, le plus avantageux, le meilleur, mais tout simplement ce que font les autres, Que de choses nous achetons, dit Sénèque, non point parce que nous en avons besoin, mais parce que la mode le veut ainsi ; (2) parce que, dit Musonius, nous ne savons ni ce qui est beau, ni ce qui est bon; parce que, insensés que nous sommes, nous sacrifions le réel à l'apparence (3). Plutarque a donc bien raison de comparer ceux qui s'abandonnent au luxe imposé par la mode aux gens qui boiraient ou mangeraient, non point parce qu'ils auraient soif ou faim, mais parce qu'ils verraient boire ou manger leurs voisins. (4)

De tous les genres de luxe, celui des habits

(1) Charron : *De la Sagesse*, III, XL.

(2) Sénèque : *Lettres*, 113.

(3) Musonius : *L'ameublement*,

(4) Plutarque : *Œuvres morales*.

est regardé comme le plus pernicieux par les moralistes, parce qu'il suppose ou appelle tous les autres. Une femme ornée comme une châsse peut-elle décemment aller à pied ? Non, il lui faudra un équipage pour promener sa toilette, un hôtel pour assortir et toilette et équipage. L'amour du foyer? Il ne saurait en être question : La femme parée aime-t-elle à demeurer au milieu des siens ! Se résignera-t-elle à attendre quelques rares visites, que mille circonstances peuvent rendre plus rares encore ? Non, elle fuira sa maison, ne fût-ce que pour aller se faire voir, pour courir au-devant de l'admiration ! Rien n'inspire plus la vanité, rien ne conduit plus sûrement à une catastrophe. Voyez, dans Horace, comment Eutrapelus se conduit avec ses ennemis:

De celui dont il veut tirer sûre vengeance,
Sous de riches habits il voile l'indigence ;
« Dans ces beaux vêtements, il va se croire heureux,
» Nourrir de grands espoirs et des projets pompeux,
» Dormir jusqu'à midi, faire engraisser sa dette,
» Préférer les plaisirs de la chair à l'honnête,

» Enfin se réveiller Thrace, ou, pour un denier,
» Conduisant au marché l'âne d'un jardinier. » (1)

Que nos femmes et nos filles méditent et gravent profondément dans leur esprit ces quelques lignes de Fénelon qui renferment tout un enseignement : Ne craignez rien tant, dit-il aux mères, que la vanité dans les filles ; elles naissent avec un désir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps ; de là vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures et qu'elles sont passionnées pour les ajustements ; une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes. Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ;

(1) Horace : *Epitres*, I, XVIII.

l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustements celui de la nouveauté qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions et dérèglent toutes les mœurs. (1) Ce renversement des conditions que Fénelon prévoyait, n'est-il pas accompli de nos jours ? Qui pourrait, dans la rue, à ne juger que la toilette, distinguer la bourgeoise de la simple ouvrière ? Est-ce que le dérèglement des mœurs, que redoutait l'illustre prélat, n'en est pas la conséquence ? Hâtons-nous donc de revenir à la simplicité et à la modestie dans les vêtements, puisque l'excès contraire peut avoir de si graves conséquences.

Plaute a, sur ce point, tracé la voie à tous les moralistes, quand il fait défiler devant nous ces cohortes d'ouvriers que met en mouvement la parure des femmes. Et pourtant les Romains de son temps n'avaient pas encore perdu toute

(1) Fénelon : *De l'Education des filles*, X.

retenue ; ils se souvenaient que leurs pères avaient vu des consuls, des dictateurs labourer leur champ de leurs mains victorieuses ; ils savaient que Publ. Corn. Rufus, deux fois consulaire, avait été rayé des listes du sénat, pour avoir eu chez lui une vaisselle d'argent valant trois mille trois cents sesterces, c'est-à-dire environ neuf cents francs. Il n'en fut pas de même lorsque les grandes guerres eurent enrichi l'état et les particuliers. On vit alors des matrones, méprisant l'antique simplicité, porter sur leur personne la valeur d'un domaine (1). La passion des perles sembla surtout leur donner le vertige : en parer leurs doigts, en suspendre deux et même trois à chaque oreille, voilà à quoi elles mirent leur gloire ! C'est ainsi qu'elles en vinrent à appeler les crotales leurs licteurs, parce que le bruit de ces grelots de perle annonçait leur présence (2).

Espérant réprimer plus facilement le luxe

(1) Sénèque : *De la vie heureuse*, XVII.
(2) Pline : *Histoire naturelle*, IX, xxxv.

des habits, les législateurs, non contents d'interdire certaines toilettes aux mères de famille, ont permis ces mêmes toilettes aux courtisanes. Les Spartiates n'autorisaient le luxe des habits que chez les femmes de mauvaise vie : « C'était leur part, comme aux autres la vertu et l'honneur. » (1) Saint-Louis fit de même et, depuis ce règne, on a toujours répété le proverbe de la ceinture dorée Henri IV défendit à tous ses sujets de porter ni or ni argent sur leurs vêtements, excepté aux filles de joie et aux filous, « en qui, disait le considérant de cet édit, nous ne prenons pas assez d'intérêt pour leur faire l'honneur de donner attention à leur mise ». Un arrêt du Parlement de Paris, rendu en 1770, mérite aussi d'être cité : « Quiconque, y est-il dit, attirera dans les liens du mariage aucun sujet mâle de sa Majesté au moyen de rouge et de blanc, de parfums, d'essences, de dents artificielles, de faux cheveux, de coton espagnol, de corsets en

(1) Charron : *De la Sagesse*, III, XI.

fer, de cerceaux aux jupes, de souliers à hauts talons ou de fausses hanches, sera poursuivi pour sorcellerie, et le mariage sera déclaré nul et non avenu. » Le Parlement voulait que cet attirail menteur fût exclusivement réservé aux beautés vénales.

Eh bien, le croirait-on? au mépris de ces précautions salutaires, sans se soucier de compromettre leur réputation par une mise prohibée, les femmes honnêtes ont trop souvent fait leur possible pour emprunter les airs et le costume de celles qui ne le sont pas et qui n'ont d'autre souci que d'inventer chaque jour une mode nouvelle, dans l'intérêt du honteux métier qu'elles exercent ! Quelque bizarre, quelque coûteuse que soit cette mode, qu'importe à ces prodigues : n'est-il pas grand le nombre de ceux qui ne demanderont qu'à être ruinés ainsi? Ne croirait-on pas revenir, aujourd'hui même, d'une promenade au Bois, quand on lit ces vers d'*Epidique :*

ÉPIDIQUE.

Au port elle attendait votre fils...

PÉRIPHANE.

La sorcière !

ÉPIDIQUE.

Mais vêtue ! et parée ! et de quelle manière !
Tout était riche, frais, élégant et nouveau.

PÉRIPHANE.

Que portait-elle donc ? Est-ce un royal manteau ?
Une robe à la pauvre ? ou bien une terrasse ?
Car elle ne sait plus qu'inventer, cette race !

ÉPIDIQUE.

Terrasse, dites-vous ?

PÉRIPHANE.

Terrasse ! Est-ce étonnant ?
Quand d'un domaine entier nous les voyons s'ornant !
Pour l'impôt de l'Etat le coffre-fort est vide,
Il est plein pour l'impôt de cette gent avide.
Mais aussi, tous les ans, nouvelle invention :
Tunique voile épais, tunique illusion,
Robe de lin poil ras, à frange, à chemisette,
Fleur de souci, safran ; jupe enflée et coquette ;

Robe gaze, montante, exotique, de cour,
Robe vert d'océan, robe à feston, à jour,
Robe miel, robe cire; et mainte autre sottise.
Jusqu'au chien dont la mode emprunte sa devise!

ÉPIDIQUE.

Eh quoi?

PÉRIPHANE.

N'ont-elles pas l'habit laconien?...
A l'encan tout cela, beaux fils, met votre bien!

Ovide raconte les humiliations que subit une dame romaine, honnête et sage, mais à qui l'exagération de sa mise et la trop grande liberté de ses manières avaient fait beaucoup de tort:

Elle était chaste, mais on ne le croyait pas;
Un renom malheureux accompagnait ses pas.
Pourquoi? C'est qu'elle avait pris de sa chevelure
Trop de soin; trop de soin aussi de sa parure;
Trop de soin de piquer les gens par ses propos.
— Que fait l'opinion lorsqu'on est en repos
Avec sa conscience? — Oui, mais toujours sévère,
Le public jugera sur ce qu'il verra faire. (1)

Combien de femmes honnêtes, parmi nous, nuisent ainsi de gaité de cœur à leur réputation ! Que de « lionnes pauvres » compromettent, pour une satisfaction de vanité, le nom honorable qu'elles portent ! (2) Que dire aussi de celles qui comptent se rehausser en autorisant, en poussant même, les filles qui sont à leur service à s'habiller autrement que ne comporte leur condition ? Croient-elles qu'on leur fasse honneur lorsque, en allant chez elle sans les connaître encore, on hésite à définir le rang de la personne qui vient ouvrir et qu'on se demande comment on doit saluer celle qui, par ses fonctions, est sans doute une bonne, mais qui, à en juger par le costume, pourrait fort bien être la maîtresse de la maison.

(1) Ovide : *Fastes*, IV, 308 et s.

(2) E. Augier et Ed. Foussier : *Les Lionnes pauvres*.

CHAPITRE XVIII.

De ceux qui, tout en gémissant des progrès du luxe, veulent cependant « faire comme tout le monde. »

Il n'est pas rare de rencontrer des gens disposés à s'attrister avec vous des progrès du luxe, à gémir sur les maux qu'il entraîne à sa suite, et qui, cependant, s'y abandonnent aussi complaisamment que s'ils étaient, comme tant d'autres, ses esclaves volontaires. Ce sont des personnes timorées qui ne sauraient pécher sans avoir conscience de leur faute, sans en souffrir, mais qui espèrent se mettre en règle avec leur conscience tourmentée, en donnant leur conduite comme le résultat d'un calcul habile : « si nous cherchons, disent-elles, à nous présenter sous de riches dehors, c'est qu'il vaut mieux inspirer l'envie que la pitié, c'est qu'on n'accorde volontiers qu'à ceux qui parais-

sent n'avoir besoin de rien; si le seul peuple des campagnes manifeste encore considération et respect à tout habit élégant, il n'en est pas moins vrai que, en tous lieux, votre crédit croît en proportion de la fortune qu'on vous suppose. Il faut donc marcher avec le siècle, et c'est la faute du siècle si

Les vases de Numa, le cuivre de Saturne,
L'argile des Toscans et des Vestales l'urne,
L'or a tout remplacé, tout changé parmi nous;
Le ciel n'est rien; la terre, on l'adore à genoux! (1)

Il y a d'ailleurs, poursuivent-elles, une certaine satisfaction d'amour propre à fixer sur soi l'attention publique :

Il est beau qu'on vous montre et dise : le voilà! (2)

Sans doute il serait mieux que cette attention, cette considération, fussent acquises seulement

(1) Perse : *Satires*, II.
(2) Perse : *Satires*, I.

aux vertus, aux talents; mais ce serait trop d'illusions que d'espérer le retour de l'âge d'or, en un temps.

Où l'on voit grelotter la probité qu'on loue! (1)

Or si vous voulez parvenir, eussiez-vous les plus grands talents, les plus grandes vertus, gardez-vous de laisser apercevoir chez vous les apparences de la pauvreté, car :

Percer est difficile au mérite indigent! (2)

Au contraire « une grande fortune — et qu'importe, pour le vulgaire, qu'elle soit réelle ou apparente — annonce le mérite et le fait plus tôt remarquer. » (3)

Voilà donc par suite de quel compromis, plus spécieux que sage, tant de familles se condamnent à une gêne perpétuelle et se dirigent in-

(1) Juvénal : *Satires*, I.
(2) Juvénal : *Satires*, III.
(3) La Bruyère : *Des Biens de fortune*, VI.

sensiblement vers la misère, la ruine et même le ridicule ! Car on ne trompe ainsi que ceux qui veulent bien fermer les yeux ; les fortunes factices ne jettent qu'un éclat éphémère ; c'est en souriant qu'on les regarde passer : les envieux sont clairvoyants ; ils savent découvrir la réalité sous l'apparence et, quand arrive la catastrophe prévue, inévitable, ils laissent éclater leur joie en manifestations d'autant plus insolentes qu'elles ont été plus contenues. Encore si le grand nombre de ceux qui s'imposent de pareils sacrifices ne rendait pas vain leurs calculs ! Mais lorsque chacun prend les marques de la condition qui précède la sienne, à force de vouloir se distinguer, tout devenant égal, on ne se distingue plus ; comme tout le monde veut se faire regarder, on ne remarque personne. Il résulte de tout cela une incommodité générale, sans aucun profit pour la vanité. (1)

Quelle sera, au milieu de ces écueils, la

(1) Montesquieu : *Esprit des Lois*, VII, I.

conduite de l'homme prudent et sensé? Renoncera-t-il au mariage comme Périplectomène, ou, comme Mégadore, n'épousera-t-il qu'une fille pauvre? Imiter le premier c'est de l'égoïsme et, au moindre revers de fortune, l'isolement en sera la punition, car l'égoïste n'a jamais pu compter sur une affection sincère et désintéressée : pour marcher sur les traces du second, en admettant, ce qui n'arrive pas toujours, que ce soit une garantie suffisante de bonheur, il faut être riche et ce n'est pas la condition commune. Le remède est ailleurs. Il consiste à savoir bannir la vanité de son esprit, mettre de justes bornes à son ambition et régler ses désirs. Que de choses inutiles la convoitise rend nécessaires! Au contraire,

On est riche des biens dont on peut se passer. (1)

Dans les moindres conditions, comme dans

(1) Vigée : *Epître à Ducis.*

les plus hautes, il faut proportionner ses dépenses à ses biens ;

Le « connais-toi toi même » est un mot qui veut dire :
Vois ce que tu peux faire et ne va pas plus loin... (1)
Quoi que vous achetiez, consultez la raison,
Consultez votre avoir : s'agit-il d'un poisson ?
Loin des mulets coûteux vous prendrez votre course,
Si vous ne possédez qu'un goujon dans la bourse. (2)

L'homme raisonnable, loin de dévorer son fonds avec son revenu, comme Jean, l'insouciant dissipateur,

Mange, mais s'en tient là, le grain de sa moisson. (3)

Il sait que, quand on vit en société, il ne faut pas se singulariser, que

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder. (4)

(1) Ménandre : *Les Joueurs au cottabe,*
(2) Juvénal : *Satires*, XI.
(3) Perse : *Satires* : IV.
(4) Molière : *L'Ecole des maris,* I, I.

Mais il se garde bien d'y « rien trop affecter » et surtout d'avoir

Plus de luxe sur soi que d'argent dans sa caisse. (1)

Quelle que soit la richesse d'une maison, une bonne administration, une économie relative est de la plus absolue nécessité. Avec ces qualités on peut, comme Pline-le-Jeune, se faire beaucoup d'honneur d'une fortune modeste : « qu'il ne soit plus question, je vous prie, écrivait-il à quelqu'un qu'il voulait obliger, de ce que me devait votre père. Ne vous figurez pas que cet abandon me soit onéreux : ma fortune, il est vrai, est peu considérable ; la position que j'occupe m'impose de grandes dépenses ; le rapport de mes petits domaines est médiocre et incertain; mais l'exiguité de mes revenus est compensée par la simplicité de mon genre de vie : voilà la source où puise ma libéralité. » (2)

(1) Horace : *Satires*, II, III.
(2) Pline : *Lettres*, II. IV.

Assurer d'abord le bien-être de la maison est l'essentiel; le reste n'est qu'accessoire; on gagne souvent beaucoup à le sacrifier, et ce qu'on ne perd point en dépenses inutiles vaut une fortune. Beaucoup de femmes pourraient donc prendre au sérieux ce que dit Frosine, par raillerie, des douze mille livres de rente qu'apportera Mariane et qui consistent dans sa retenue pour le train de maison, la table, les plaisirs et les ajustements. (1)

(1) Molière : *L'Avare*, II, vi.

CHAPITRE XIX.

Que les maux dont souffre la vie de famille seraient considérablement atténués par une meilleure éducation des filles.

Si le caractère déplorable des femmes, qui change en enfer le foyer domestique où devraient régner la paix et les douces affections; si leur luxe affligeant qui, sans donner au cœur un seul moment de saine satisfaction, ouvre à la longue un gouffre où l'on tombe tôt ou tard, ne sont pas une conséquence nécessaire de la dot, mais naissent des idées erronées qu'elle inspire aux filles riches, il est évident que le mal sera conjuré si l'on veille attentivement sur leur éducation. Voilà la tâche éminemment honorable et utile à laquelle les mères de famille devraient se vouer tout entières. Peut-on douter qu'elles ne soient chargées de ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie de leurs

maris occupés au dehors? Ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves. Saint-Paul attache tellement leur salut à l'éducation de leurs enfants qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront. (1) Si elles suivaient ces sages prescriptions, les mères en seraient amplement récompensées par le spectacle des vertus qu'elles auraient fait éclore; les familles et l'Etat seraient plus gouvernables et mieux gouvernés, et l'on cesserait enfin d'accuser la décadence progressive des mœurs publiques et privées. Cette tâche n'est pas aussi difficile qu'on se l'imagine; il suffit d'accoutumer de bonne heure les jeunes filles au gouvernement de la maison : donnez-leur quelque chose à régler, à condition de vous en rendre compte; cette confiance les charmera, car la jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. (2)

(1) Fénelon : *De l'Education des Filles*, XI.
(2) Fénelon : *De l'Education des Filles*, XII.

Serait-il nécessaire de supprimer la dot? Non, car le mariage crée des charges dont il faut pouvoir supporter le poids. D'ailleurs les biens influent sur le bonheur conjugal ; nous ne devons donc pas les dédaigner; (1) et lorsque Clitandre s'écrie :

Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me serait sans vous insupportable;

Henriette lui répond fort sensément :

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi:
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux. (2)

Laissez donc subsister la dot ; elle a son rôle dans le mariage : mais, pour que cette dot n'usurpe point la place qu'elle ne doit pas avoir, ap-

(1) Pline : *Lettres,* I, 11

(2) Molière : *Les Femmes savantes,* V.

pliquez-vous à préparer de loin, dans la fille, l'épouse future et la mère de famille. Vous y parviendrez en lui enseignant à regarder sous son côté sérieux et élevé l'état auquel elle se destine, en tournant son attention vers les choses dont elle aura plus particulièrement à s'occuper un jour. Or quels seront ses principaux emplois? Elle sera chargée de l'éducation de ses enfants : des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement; d'ordinaire même de faire les fermes et de recevoir les revenus. (1) Persuadez-lui bien que tout ce qui touche à la vie extérieure est secondaire; que la décence dans le costume, la tenue, le langage est une qualité fondamentale; que, sous peine de descendre au niveau des femmes perdues de réputation, elle

(1) Fénelon: *De l'Education des filles*, XI.

devra être convenablement vêtue et non élégamment déshabillée :

Exceptons-en Catie, une sage matrone
Ne montre que ses traits de toute sa personne. (1)

On suspectera toujours l'honnêteté d'une femme qui affectera une mise provoquante; on respectera celle dont le costume montre qu'elle se respecte elle-même. Qui, en effet, pourrait penser mal de celle qui porte

Robe longue, manteau voilant le corps entier ? (2)

Ne sait-on pas, au contraire, que « en dépouillant son vêtement, la femme dépouille sa pudeur ? » (3) La loi romaine avait consacré cette importance du costume chez la mère de famille, en dé endant de mettre la main sur une matrone appelée en justice, pour que sa

(1) Horace : *Satires*, I. II.
(2) Horace *Satires*, I. II
(3) Hérodote : *Histoire*.

robe restât pure du contact d'une main étrangère. (1)

Le principal rôle de la femme étant de rendre la vertu aimable, elle se préoccupera de ne pas se faire une arme offensive de cette vertu. Il est bien qu'une femme remplisse ses devoirs; mais elle perdrait tout mérite en le faisant d'un air morose. Fatigué de ses éternelles récriminations, le mari serait tenté de lui dire avec Chrysalde :

Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien :
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus de tout endurer d'elles. (2)

(1) Valere-Maxime, II, v.
(2) Molière : *L'Ecole des Femmes*, IV, VIII.

A côté de ce portrait grimaçant, mettons celui de l'épouse à la fois sage et gracieuse : J'aime, dit Elmire,

J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout de ces femmes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse. (1)

Qui pourrait hésiter entre les deux modèles ? La femme de mœurs honnêtes et bonne ménagère, mais d'humeur constamment chagrine, ressemble à Xénocrate ; Platon lui conseillerait de sacrifier aux Grâces. La religion païenne donnait, sur ce point, une utile leçon à ceux dont elle bénissait l'union : quand, dans le sacrifice qui accompagnait le mariage par confarréation, on jetait le fiel de la victime à côté de l'autel, n'était-ce pas rappeler que toute aigreur doit être bannie du cœur des époux. (2) Le ma-

(1) Molière : *Tartuffe*, IV.
(2) Plutarque : *Préceptes conjugaux*.

riage est semblable aux mystères auxquels, de tout temps, on s'est préparé par les épreuves de l'initiation. Je comparerais volontiers le foyer domestique à l'autel sur lequel brûlait le feu sacré, et l'épouse, digne de ce nom, à la prêtresse chargée de l'entretenir. Mais, à l'opposé de l'autre, le sacerdoce du mariage admet l'amour et la passion, comme le dévouement. « Ce monde n'a pas de spectacle plus charmant que celui de la passion pure et heureuse... La passion se déployant en harmonie avec la conscience et inondant l'âme de joie, sans altérer sa beauté, ni sa paix, c'est le plein essor de notre nature, la satisfaction de nos aspirations à la fois les plus humaines et les plus divines : c'est le paradis reconquis. » (1) Quel élan ne doit pas trouver dans son cœur, si la Providence lui réserve de mauvais jours à traverser, celle dont l'âme s'est par avance fortifiée au contact de pareils sentiments ! Le dévouement conjugal est, en effet, plus qu'un mouvement passionné,

(1) Guizot : *L'Amour dans le mariage.*

c'est un devoir s'accomplissant avec un courage qui commence peut-être par la passion, mais qui continue par la vertu. (1) Cette femme-là, comme l'épouse de Phocion, la femme de Philon, ou Cornélie, verra dans son mari, dans ses enfants, son plus bel ornement. Ce n'est pas elle qui se targuerait de sa dot pour se croire dispensée des qualités qui font le charme de la vie; ce n'est pas elle que l'on comparerait à un miroir enrichi de pierreries, mais faisant la grimace à ceux qui s'y regardent; (2) ce n'est pas elle qui dirait : « cet argent est à moi ! » et oublierait que, dans le mariage, les biens sont comme l'eau et le vin qui mélangés ne forment qu'une seule liqueur; ce n'est pas elle enfin, qui chercherait à usurper dans la maison une autorité déplacée : elle sait trop, comme Martine, que :

La poule ne doit point chanter devant le coq. (3)

(1) Saint-Marc-Girardin.
(2) Plutarque. *Œuvres morales.*
(3) Molière. *Les Femmes savantes,* V, III.

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans une maison comme un ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnaît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et deshonneur. (1) Quelle véritable satisfaction peut trouver une femme à rabaisser le caractère de son mari, à débiliter sa volonté, à briser son énergie, à en faire un être sans force et sans dignité! Aimer mieux commander à un mari nul qu'obéir à celui qui a du sens, n'est-ce pas accepter plus volontiers de conduire un aveugle par la main que de s'appuyer sur le bras d'un clairvoyant? (2) Comme la femme est punie de

(1) J.-J. Rousseau.
(2) Plutarque : *Fragments.*

cette étrange conduite quand, en présence des difficultés de la vie, cette individualité, qu'elle s'étudie à amoindrir, n'apparaît plus qu'énervée et impuissante ! Combien elle aurait mieux fait de raisonner comme la servante de Molière :

MARTINE.

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis
Je ne l'aimerais point s'il faisait le jocrisse,
Et si je contestais avec lui par caprice,
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton ! (1)

Ne point usurper l'autorité du mari, savoir se renfermer dans ses attributions, avoir surtout un bon caractère, c'est plus de la moitié des vertus qui font l'excellente ménagère. Lorsque les femmes ont l'humeur égale, dirons-nous avec M. Legouvé, cette égalité, qui ne semble que l'absence d'un défaut,

(1) Molière : *Les Femmes savantes*, V, III.

devient chez elles tout un ensemble de vertus; la grâce, la bienveillance, la compassion naissent comme à sa suite. Que de qualités délicieuses dans ce seul mot : un caractère charmant! Or, avouons-le, il ne s'applique guère qu'aux femmes. On ne compte pas un homme sur vingt qui sache que la douceur est une force. » Mais que de femmes, ajouterons-nous, l'ignorent également; et celles qui en auraient le plus besoin ne sont pas toujours, sur ce point, les plus raisonnables.

CHAPITRE XX.

De quelques types de femmes dotées qui échappent à la satire de Plaute. — Des veufs qui se remarient.

Quoique la comédie admette plus la satire que le panégyrique, on ne saurait reprocher à Plaute de ne pas avoir considéré le mariage sous ce point de vue: plusieurs de ses héroïnes accomplissent leurs devoirs sans en tirer vanité, préfèrent les vertus à de vains ornements, joignent à l'argent de leur dot la douceur, la soumission, le respect et les autres qualités qui fixent l'affection du mari et embellissent la vie de famille. Voyez avec quelle noblesse, unie à une honorable fierté, se justifie Alcmène, faussement accusée d'une noire perfidie:

ALCMÈNE.

Vous doutez et, pourtant, je dis la vérité!

AMPHITRYON.

Oh ! pour jurer, la femme est un être effronté !

ALCMÈNE.

Si je n'ai point failli, l'assurance est mon rôle.

AMPHITRYON.

Dites donc l'audace !

ALCMÈNE.

Oui, d'un cœur chaste...

AMPHITRYON.

En parole

ALCMÈNE.

Quand l'hymen nous unit, je n'ai pas fait mon lot
Seulement de ces biens qu'on appelle une dot ;
Mais avec des vertus chez vous je suis venue :
Crainte des dieux, honneur, chasteté, retenue,

Douceur, soumission, respect pour mes parents,
Bienfaisance et bonté pour les honnêtes gens! (1)

On ne peut s'empêcher de regretter qu'un langage si digne, si élevé, ne se retrouve pas dans la bouche de l'Alcmène de Molière.

C'est sous les mêmes couleurs que Plaute nous représente les deux filles du Carthaginois :

ADELPHASIE.

Nous sommes d'un bon sang, quoique dans l'esclavage,
Il ne faut faire rien digne de persifflage. (2)

Comme Alcmène, Adelphasie fait passer l'âme avant le corps, la parure de l'une avant celle de l'autre :

ANTÉRASTILE.

Quel crève-cœur pour toi d'en voir de mieux parées?

(1) Plaute : *Amphitryon,* II, II.
(2) Plaute : *Le Carthaginois,* V, II.

ADELPHASIE.

Non pas, ma sœur; chez moi ne sont jamais entrées
L'envie et la malice, et j'aime mieux cent fois
Me parer de bonté que d'anneaux à mes doigts.
L'or vient du sort; le cœur, la nature le donne :
Je voudrais m'appeler, non pas riche, mais bonne. (1)

Adelphasie ne fait que développer cette pensée d'Aristophane :

D'autres de leurs habits varieront les couleurs;
Cherchons, nous, à parer nos cœurs de bonnes mœurs.

N'est-elle pas touchante la piété conjugale de Panégyris et de Pinacie qui, à l'exemple de Pénélope, pendant la longue absence de leurs maris, veillent nuit et jour, soutenues par l'espoir de les voir enfin rendus à leurs prières ?

(1) Plaute . *Le Carthaginois*, I, II.

PANÉGYRIS.

Ah ! combien dut souffrir Pénélope en son cœur,
Elle qui si longtemps resta veuve, ma sœur !
Nous faisons de son sort la triste expérience :
Comme elle, d'un mari nous déplorons l'absence ;
En proie aux noirs soucis, nous veillons nuit et jour,
Et supplions les dieux de hâter son retour.

PINACIE.

Faire notre devoir n'est pas un grand mérite ;
Pouvons-nous hésiter quand l'honneur nous invite ! (1)

Dans la même comédie, le poëte semble se complaire à tracer le portrait de la femme honnête, bonne, soumise, vertueuse, que la médisance respecte, à qui la richesse ne trouble point l'esprit et qui se résignera, s'il le faut, le cœur léger, aux privations, aux souffrances de l'adversité :

(1) Plaute : *Stichus*, I, I.

ANTIPHON.

Ecoutez toutes deux : je suis un écolier ;
L'arsenal féminin ne m'est pas familier ;
Je veux savoir de vous à quoi l'on peut connaître
Des matrones comment la meilleure doit être.

PANÉGYRIS.

Sur mon sexe à quoi bon un pareil entretien ?

ANTIPHON.

Votre mère n'est plus ; dans un autre lien
Je voudrais m'engager.

PANÉGYRIS.

Il vous sera facile
De rencontrer plus mal ; car plus sage et docile,
Jamais sous le soleil femme ne se verra.

ANTIPHON.

Répondez, cependant.

PINACIE.

Je sais comment sera
La femme qu'à bon droit on nommerait parfaite.

ANTIPHON.

Comment ?

PINACIE.

Quand elle sort, que sa conduite arrête
Sur les lèvres d'autrui tout propos médisant.

ANTIPHON (à Panégyris).

A ton tour de parler.

PANÉGYRIS.

Que vous dire à présent ?

ANTIPHON.

A quel signe on connaît si votre caractère
Est bon ?

PANÉGYRIS.

Oh ! la réponse est facile, mon père :
Quand, pouvant faire mal, on sait se retenir.

ANTIPHON.

Très-bien ! (à Pinacie) Toi, parle : à qui vaudrait-il mieux [s'unir,
A fille ou femme veuve ?

PINACIE.

A mon sens, il faut prendre
Le moindre de deux maux. Quand on peut se défendre
D'avoir femme, on le doit ; la veille au lendemain
Ne lèguera jamais un repentir certain. (1)

ANTIPHON (à Panégyris).

Quelle femme à tes yeux a le plus de sagesse ?

PANÉGYRIS.

Celle qui se possède au sein de la richesse ;
Celle qui, si le sort a de tristes retours,
Sans deuil, sans vains regrets, subit les mauvais jours. (2)

Voilà bien la femme aimable et douce, sérieuse et forte, digne de devenir épouse et mère,

(1) Dans cette scène, Plaute traduit évidemment ce passage de la *Chrysilla* d'Eubulide :

Pour la première fois, on peut bien prendre femme
Sans en être blâmé ; mais il encourt le blâme,
Quand il se met aux fers pour la seconde fois,
Celui qui de ce joug avait senti le poids !

(2) Plaute : *Stichus*, I, II.

qui ne sera jamais au-dessous de la bonne, ni de la mauvaise fortune !

Quant au veuf qui se remarie, il est généralement regardé comme un imprudent, un aveugle qui retourne volontairement s'exposer à tous les maux dont le ciel l'avait délivré :

Je trouve en Charondas une loi salutaire :
« Qui, veuf, à ses enfants donne une belle-mère,
» Ne doit plus occuper de charge en la cité,
» Car il a trop montré son incapacité. »
En effet, dit la loi, que fut-il en ménage ?
Heureux ou malheureux. Heureux? Il était sage
Qu'il savourât en paix son bonheur. Malheureux ?
Il est fou d'affronter encor ces flots houleux ! (1)

La Fontaine ne parle point autrement :

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon droit on doit nommer le pire :
Fol était le second qui fit un tel contrat ;
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire...

(1) Charondas : *Lois, Fragments.*

CHAPITRE XXI.

Pourquoi Plaute n'attaque-t-il point les mœurs des épouses romaines ?

C'est ici le lieu de placer une réflexion que ne manqueront pas de faire tous ceux qui étudieront le théâtre de Plaute : ce poëte, qui se moque du babil intarissable, de l'esprit de contradiction, de l'humeur impérieuse et acariâtre, de l'amour pour le luxe et la dépense des femmes mariées, n'insinue jamais, dit M. Naudet, le moindre soupçon sur leur vertu, leur foi conjugale. L'explication se présente d'elle-même, si l'on songe que la Comédie est un miroir où se reflètent les mœurs du temps. Plaute écrit deux cents ans avant Jésus-Christ et non pas à la fin de la République, ou au commencement de l'Empire ; il n'est donc pas surprenant qu'il peigne les mœurs des contemporaines de Cornélie et non celles des complices de Messaline.

Or, l'histoire nous apprend que le premier divorce eut lieu seulement en 234, et encore le motif invoqué par le mari fut-il la stérilité de sa femme, tant était grand alors le respect pour la sainteté du mariage. Montesquieu ajoute, il est vrai, que, en dehors des trois cas de répudiation inscrits dans la loi royale (adultère, préparation de substances vénéneuses, falsification des clés) celui qui renvoyait sa femme devait lui donner la moitié de ses biens et consacrer l'autre moitié à Cérès. Cette dure condition dut évidemment contribuer à rendre les divorces peu fréquents. Quoi qu'il en soit, tous les témoignages historiques de cette époque s'accordent à nous représenter la foi conjugale comme universellement respectée. Il n'en fut pas ainsi plus tard : on sait avec quelle effrayante rapidité la corruption relâcha ces liens sacrés ; mais, bien que le mal commençât déjà à s'annoncer par ses symptômes ordinaires, le désir chez les femmes de se parer, de se montrer en public, de rechercher la compagnie des hommes, symptômes qui n'ont pas plus échappé à Plaute qu'au

vigilant Caton, les matrones de ce temps étaient encore élevées dans les bonnes et honnêtes traditions de leurs ancêtres. Le théâtre n'avait donc pas à poursuivre des vices qui n'existaient point.

Il n'en fut pas de même parmi nous. Les mœurs faciles du dix-septième et du dix-huitième siècle se peignent dans les chefs-d'œuvre de Molière, de Regnard ou de Beaumarchais, qui ne songent plus à bâtir leurs pièces sur le caractère difficile de la femme dotée, mais sur les dangers que courent l'honneur conjugal et la moralité de l'épouse. C'est que, pour les spectateurs de cette époque, le grand intérêt n'était plus de savoir si le héros de la comédie aurait, par sa femme, une existence tranquille ou contrariée, mais s'il se verrait, ou non, infliger par elle à la fois la peine et le ridicule de l'infidélité.

CHAPITRE XXII.

Quelques types de femmes dotées du théâtre contemporain : *LE MARIAGE D'ARGENT* de Scribe; *LA JEUNESSE* de M. E. Augier; *LE DUC JOB* de M. L. Laya; *LA FAMILLE BENOITON* de M. V. Sardou; *LE GOUVERNEMENT DES FEMMES* de D. Byzantios.

De nos jours, la question qui nous occupe a de nouveau été traitée au théâtre, et l'on pourrait croire que, sur ce point, plusieurs auteurs contemporains se sont faits les disciples de Plaute. L'importance de la dot, son influence sur le caractère et le luxe des femmes tendent à redevenir l'un des principaux ressorts de la comédie. Le premier ouvrage important où nous ayons à signaler ces tendances, est *le Mariage d'argent*. Dans cette pièce, Scribe nous montre à la fois une fiancée très-riche et une femme mariée très-pauvre : sur l'une comme sur l'autre l'argent, la dot, exerce une influence

considérable, mais naturellement en sens inverse. Madame Dorbeval a épousé un financier, menant grand train, mais, comme homme, petit esprit et cœur étroit. Ce crésus, en se mariant, a calculé comme Mégadore; il a vu de très-grands avantages à prendre une femme sans dot; mais la générosité qui distingue le personnage de Plaute a complètement disparu ici, pour faire place à l'égoïsme le plus complet. Le héros de Scribe trouve son calcul fort habile, et il développe, avec complaisance, devant un jeune adepte, la triste théorie dont il se fait gloire :

DORBEVAL.

J'avais de la fortune, j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui, de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé, car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée par devoir de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. (1)

(1) Scribe : *Le Mariage d'argent*. I, v,

Aussi, lorsque Madame Dorbeval s'habille simplement, son mari a-t-il soin de lui dire que cette simplicité de mise lui porte préjudice :

DORBEVAL (à sa femme).

Vous voyez, chère amie, que vous n'êtes pas prête; tâchez de ne pas vous faire attendre, et surtout, je vous en prie, de ne pas affecter, comme hier, cette simplicité de mise et de toilette qui me fait tort. Je ne vous refuse rien pour vos dépenses, mais ayez au moins la bonté d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse : si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi! (1)

Et comme sa femme, qui attend une amie d'enfance, manifeste le désir de ne pas sortir, « j'en suis bien fâché, dit-il, chère amie, mais je vous ai acheté une calèche de six mille francs, je veux qu'on la voie. »

Ainsi, Madame Dorbeval, qui ne trouve autour d'elle que le vide et la solitude, dont le cœur est continuellement « froissé par le mé-

(1) Scribe : *Le Mariage d'argent*, I, VI.

pris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on lui reproche, » qui, sans que son mari ait rien à faire pour cela, se voit contrainte de l'aimer, de l'adorer, de lui complaire en tout, Madame Dorbeval subit, à sa manière, la tyrannie de la dot.

Hermance, sa cousine est, au contraire, toute disposée à l'imposer. Pour elle, le mariage « signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette. » Il lui tarde tant d'être mariée, « ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. » C'est aussi un moyen de faire enrager ses meilleures amies :

HERMANCE.

Jugez donc! Moi qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi! (1)

(1) Scribe : *Le mariage d'argent*, IV, I.

Cette dot est cependant fort raisonnable et Hermance compte bien s'en servir pour tenir son mari dans une dépendance complète :

MADAME DORBEVAL.

Pourvu qu'il te rende heureuse !...

HERMANCE.

S'il me rendra heureuse ! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot et qu'il n'a rien que sa charge ; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser. Il sera obligé de faire toutes mes volontés ou, sans cela, dans le monde, on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai ? Moi d'abord je le dirais partout. (1)

Voilà de magnifiques théories et qui promettent un bel avenir à l'homme qui vend sa liberté ! Aussi, quand on énumère au futur tous les avantages qu'il trouvera dans cette union, « maison de ville et de campagne, des chevaux,

(1) Scribe : *Le Mariage d'argent*, IV, I.

des équipages, de l'or, des amis; tout réuni, » Madame Dorbeval a-t-elle raison de s'écrier: « tout, excepté le bonheur! » C'est le mot qui termine la pièce et qui en résume la moralité.

Comme Madame Dorbeval, Madame Huguet, elle aussi, a souffert de l'exiguité de sa dot; non pas que son mari lui ait fait sentir la supériorité de sa fortune, il n'était pas plus riche qu'elle :

MADAME HUGUET.

Si jamais couple fier s'est vaillamment jeté
Dans ce rude labeur qu'on nomme pauvreté,
Ce fut ton père et moi! (1)

Mais il avait refusé, pour la prendre, un très-beau parti et quand, au milieu des fatigues d'une existence voisine de la gêne, elle eut perdu la grâce et l'élégance de sa personne, l'estime succédant chez lui à l'amour, il en vint aux regrets, aux reproches indirects, précurseurs de la désunion :

(1) E. Augier : *La Jeunesse*. IV, x.

MADAME HUGUET.

Un jour ton père...

PHILIPPE.

Assez, de grâce! — Un jour mon père?...

MADAME HUGUET.

Ton père un jour rentra plus froid qu'à l'ordinaire,
Et d'un air singulier regardant mes habits :
Prends donc plus soin de toi, me dit-il, tu vieillis...
Il venait d'entrevoir riche, heureuse et soignée,
La femme qu'autrefois il avait dédaignée! (1)

M. Huguet était assurément, comme Dorbeval, un homme dénué de cœur : s'il eût été mieux doué, s'il eût eu quelque générosité, quelque élévation dans le caractère, il eût, chaque jour davantage, entouré d'amour et de respect la femme qui avait si libéralement dépensé jeunesse et beauté pour le bien de sa famille. Madame Huguet qui redoute pour son fils et

(1) E. Augier : *La Jeunesse,* IV, v.

celle qu'il aime les épreuves qu'elle a subies, devrait donc considérer, non pas s'il manque quelques milliers de francs à la dot de sa nièce, mais si Philippe et Cyprienne sont deux cœurs assez nobles pour ne pas faire varier leur affection avec leur fortune. Elle n'en est pas moins à plaindre d'être devenue au souffle glacé de l'expérience,

Un être positif comme un homme d'affaires!

C'est un sentiment de défiance envers elle-même, de mépris envers les autres, que sa dot inspire à Philiberte. Elle ignore sa beauté qui consiste dans l'expression de sa physionomie et, se croyant laide, elle pense qu'on ne peut la rechercher

Que pour le million qu'elle a dans chaque main.

Elle s'en afflige et s'en indigne longtemps; son humeur chagrine, son dépit, son mécontentement de tout et de tous, la lutte qu'elle soutient au fond de son cœur contre la passion qu'elle

ressent pour un homme dont elle suppose l'amour entaché de cupidité, ne cessent qu'au moment où un vieux débauché, grand seigneur, héritier des traditions de la Régence, lui fait une proposition injurieuse, pour son honneur — elle le remarque à peine ! — mais flatteuse pour sa personne. Dès lors, persuadée qu'on peut l'aimer sans intérêt, elle donne avec joie sa main à celui qui déjà possédait son cœur. (1)

La dot d'Emma, dans la comédie du *Duc Job,* est considérable : pas assez, cependant, pour lui permettre, en épousant celui dont elle aime l'esprit et le cœur, mais qui n'a presque rien, de conserver le luxe au milieu duquel elle vit chez ses parents, et d'égaler celui qu'affichent ses amies de pension, mariées richement. Dans une scène fort remarquable et, à notre avis, assez injustement critiquée, elle s'efforce de mettre d'accord son budget et son amour, ali-

(1) E. Augier : *Philiberte.* Il est à peine nécessaire de faire remarquer combien le caractère si vigoureusement tracé de Marguerite, dans le *Roman d'un jeune homme pauvre* de M. O. Feuillet, a de rapports avec celui de Philiberte.

gnant, groupant des chiffres, et finalement sacrifiant quelque chose de la toilette, du mobilier, de l'équipage qu'elle a rêvés. Se livrer à de pareils calculs n'est pas, dit-on, d'une jeune personne qui aime sincèrement : devrait-elle marchander ainsi le bonheur de sa vie, mettre en lutte son amour et sa vanité, établir la balance entre un honnête homme et les chevaux de sa voiture ? Devrait-elle seulement hésiter ? Le marquis de Rieux nous explique combien ces hésitations sont naturelles avec l'éducation que reçoivent les jeunes filles d'à-présent :

LE MARQUIS.

Fais-moi donc le plaisir d'aller à *Picpus* ou aux *Oiseaux*, ou dans tout autre couvent de jeunes filles; et produis-leur le parti Valette... Tu verras s'il est goûté... et comme ces demoiselles t'auront en deux temps analysé et apprécié le sujet : bon diable, bonne figure, bonne santé, gagnant gros comme lui !... C'est le mari représentant diamants, dentelles, opéra, équipage, c'est-à-dire le mari rêvé, le mari... à quatre roues, comme elles disent !... Et Emma hésite ! « Elle verra ! » Avec lui un train de maison de cinquante, soixante

mille francs; avec toi un petit budget de dix-neuf, et « elle verra ! » (1)

Mais si Emma commence par raisonner comme Hermance, elle ne conclut pas de même : préférant à ce vain luxe, qui n'est que l'accessoire de la vie, ce qui en est l'essentiel, l'honneur d'être la compagne d'un cœur noble et loyal ; elle sacrifie une partie de cette dot qu'elle trouvait d'abord insuffisante et, allégée par ce sacrifice, donne avec un noble orgueil sa main à l'homme dont elle admire le caractère et qu'elle croit pauvre comme Job, bien qu'il ait été immensément enrichi par une bonne action, ce qui malheureusement n'arrive guère qu'au théâtre.

Marthe a tous les éléments du bonheur : fortune considérable, mari rangé et travailleur, berceau où sourit une gracieuse enfant. Malheureusement, les fausses idées qu'on laisse germer dans la tête des jeunes personnes, au sujet de la dot, ont porté leurs fruits : Marthe se croit, de par sa dot, dispensée d'être attentive

(1) L. Laya : *Le duc Job*, IV, VIII.

au bien-être de son ménage, de remplir les devoirs d'une épouse prévenante, d'une mère dévouée ; son mari est devenu un manœuvre de la Bourse, bon tout au plus à lui amasser quelques millions, mais, du reste, presque aussi étranger que le premier venu dans sa propre maison ; sa petite-fille est abandonnée aux soins et, plus souvent, à la négligence des mercenaires. Quant à elle, son existence se passe à inventer des toilettes capables de rivaliser avec celles des femmes qui font métier d'attirer les regards ; à visiter les villes d'Eaux, au risque d'y rencontrer de fâcheuses aventures ; à fréquenter les courses, dont elle emprunte, ainsi que ses sœurs, et le costume excentrique et le langage cavalier. Mais à ce jeu la bourse se vide rapidement ; le désir de posséder un objet de luxe que convoite quelque rivale de coquetterie entraîne à contracter des dettes qu'on essaie vainement de cacher. Le mari averti ouvre enfin les yeux, et alors a lieu entre les époux une explication qui, quoique prévue, n'en est pas moins saisissante :

MARTHE.

Je ne dépense pas plus qu'une autre femme...

DIDIER.

Qui dépense autant! Non, une vingtaine de mille francs par an... seulement!

MARTHE.

Ce n'est que le revenu de ma dot!

DIDIER.

Ah! j'attendais ce mot-là!... Alors il vous semble juste et légitime que cet argent passe à vos caprices!... Et quant à l'aide que votre fortune doit aux efforts communs du ménage, à notre enfant, en vue de l'avenir; à moi-même, en échange du travail présent, cela ne compte pas, n'est-ce pas?... Votre dot est pour vos épingles; et tire-toi de là, mari, comme tu pourras!... Mais c'est inouï, vraiment!... Alors, ma chère, avouez que j'avais bien tort de me préoccuper de votre dot avant le mariage; j'aurais dû faire venir la modiste, la couturière et la lingère, et leur demander si elle leur

suffisait, cette dot, puisqu'elle était pour elles et non pas pour moi !... (1)

Didier parle alors de quelques réductions sur les dépenses superflues : Marthe s'indigne d'une pareille proposition !

MARTHE.

Réduire ma dépense... moi !

DIDIER.

Eh bien ?

MARTHE.

Oh ! pour cela, jamais, par exemple !...

DIDIER.

Comment, jamais ?

MARTHE.

Oh ! oh ! pour cela, non ! J'économise tant que je puis, et je ne me ferai pas montrer au doigt pour cette belle réforme.

(1) V. Sardou : *La Famille Benoiton*, II, XIV.

DIDIER.

Il ne s'agit pas d'être montrée au doigt; au contraire!

MARTHE.

Je vous demande pardon; j'appartiens à un milieu où une certaine mise est de rigueur. J'y ai de plus conquis une réputation d'élégance dont je ne veux pas déchoir. J'ajoute que, comme je ne suis pas femme à me donner le ridicule de porter deux fois de suite la même robe de bal, je serais donc forcée de me priver d'une fête sur deux et de rogner mes plaisirs autant que ma dépense. Voilà ce que je ne ferai pas, je vous en réponds!

DIDIER.

Parce que?

MARTHE.

Parce que je ne me suis pas mariée pour connaître la misère...

DIDIER.

Mon Dieu, qui parle de misère?

MARTHE.

Mais vous! C'est la misère pour moi que votre écono-

mie ! Suis-je faite à cela ? On m'a donné quatre cent mille francs de dot pour représenter les vingt mille francs de caprices élégants auxquels j'ai droit par ma fortune et par mes habitudes... Et parce qu'il vous plaît de vous faire ermite, j'irais enfouir mes vingt ans sous les cendres du foyer domestique ; allons donc : c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Je vous jure bien que jamais je ne consentirai, libre à me faire esclave, jeune à me faire vieille, et vivante à me faire morte !...

DIDIER.

Ah ! je ne sais pas ce que vous serez, mais assurément ce ne sera pas la femme honnête et digne que j'ai rêvée !... (1)

On sera frappé de l'analogie qui existe entre cette scène remarquable et le passage suivant d'une pièce du théâtre grec contemporain, intitulée « *Le Gouvernement des Femmes.* »

FANNY (à son mari).

Est-il possible qu'une femme vienne tous les jours, comme une malheureuse, vous demander de l'argent !

(1) V. Sardou : *La Famille Benoiton,* II, XIV.

MAZETOS.

Est-il donc impossible de laisser passer un seul jour sans en demander!... Vous ne serez donc jamais rassasiée de robes et de chapeaux?

FANNY.

Vous parlez comme un paysan qui descend de sa montagne. Vous savez bien que je ne peux pas mettre deux fois la même robe pour aller au bal!

MAZETOS.

Cela est fort bon pour les personnes nobles, les comtesses, les princesses...

FANNY.

Eh quoi! Monsieur, est-ce que je vaux moins que ces dames? Autrefois peut-être je n'étais pas leur égale, mais aujourd'hui que je suis riche, je suis au-dessus des comtesses et des princesses.

Mais Fanny va plus loin que Marthe, car elle fait un trafic scandaleux et vend les places dont peut disposer son mari, membre important du gouvernement :

FANNY.

Quand comptez-vous placer la personne que je vous ai recommandée ?

MAZETOS.

Jamais.

FANNY.

Et pourquoi cela ?

MAZETOS.

Il est absolument incapable.

FANNY.

Qu'il soit capable ou non, peu importe ; je veux qu'il soit placé.

MAZETOS.

C'est impossible.

FANNY.

Que ce soit possible ou non, je le veux et ce sera, car il m'a donné cent thalers.

MAZETOS.

Rendez-les lui.

FANNY.

Je ne le peux plus, je les ai dépensés.

MAZETOS.

Et à quoi donc?

FANNY.

Je les ai envoyés à Lisbonne pour me faire venir une étoffe de soie de la couleur de l'éclair, afin d'avoir une robe comme personne n'en aura! (1)

A bout de ressources, Fanny entreprend d'opérer une révolution dans l'état: désormais le gouvernement sera entre les mains des femmes. Leur premier soin, quand elles se croient maîtresses de la situation, est d'abolir tous les impôts qui pèsent sur les objets de

(1) D. Byzantios : *Le Gouvernement des femmes,* traduction de M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire,

toilette, et de décréter que désormais chaque femme pourra avoir sept maris. Ne croyons pas que cette grave mesure leur soit inspirée par le désir de faire connaître à l'homme, si longtemps oppresseur en Orient, le despotisme d'un sérail dont la femme serait à son tour l'autocrate; non, la volupté ou la soif de vengeance n'a rien à voir dans cette perturbation des lois existantes : si les femmes ont besoin de sept maris, c'est que les progrès du luxe nécessitent des dépenses si grandes qu'un seul époux n'y peut suffire. En estimant à sept fortunes réunies, sans compter la sienne, ce qu'une femme se sent la force de dévorer, Fanny fait de la passion du luxe, poussée chez elle et ses amies jusqu'à la rage, la plus mordante des satires.

Mégadore avait donc bien raison : rien n'est plus ruineux que d'épouser une femme riche, quand on a oublié de lui enseigner les véritables lois du mariage, « les préceptes et avis de mesnagerie, » le culte du foyer domestique !

CHAPITRE XXIII.

Conclusion : Comment doit être la femme qu'un honnête homme puisse désirer pour compagne?

Il serait puéril de discuter sérieusement cette opinion qui prévalut dans l'antiquité et qu'adopta longtemps le moyen-âge, que la femme est un être naturellement pervers : comme l'homme, elle a ses défauts, mais elle a aussi ses qualités et ces qualités sont nombreuses et éminentes. Il ne serait pas moins futile de chercher à nier l'importance de la dot : elle contribue au bien-être des époux ; elle assure l'avenir des enfants ; elle donne à la maîtresse de maison, avec le sentiment de services matériels rendus à la famille, plus de confiance en elle-même, plus de dignité, d'initiative. Privée de dot, une femme peut se voir amoindrie et presque annulée, à moins qu'elle n'ait épousé un homme de cœur,

ou ne se crée par son intelligence, son activité, ses bonnes qualités, son dévoûment, une fortune personnelle bien préférable à quelques sacs d'argent. Mais il ne faut pas attribuer à la dot un rôle qu'elle ne doit pas avoir, et c'est sur ce point que doit insister l'éducation des filles. Malheur à celles qui croiraient se faire de leur dot un trône au pied duquel devrait se prosterner le mari ; à celles qui se respecteraient assez peu pour se faire gloire d'avoir acheté ce mari, si le mari avait été assez vil pour se vendre ! Quelle famille fonder avec de pareils éléments et comment donner au monde « le spectacle le plus charmant, celui de la passion pure et heureuse ! » Faut-il s'étonner que le mariage soit si souvent considéré comme le tombeau des affections vives et désintéressées, et que tant de personnes, hommes ou femmes, cherchent hors de lui la réalisation de l'idéal qu'elles ont rêvé ! Voilà pourquoi « notre temps est atteint d'un mal déplorable : il ne croit à la passion qu'accompagnée du déréglement : l'amour infini, le parfait dévoûment, tous les

sentiments ardents, exaltés, maîtres de l'âme ne lui semblent possibles qu'en dehors des lois morales et des convenances sociales; toute règle est à ses yeux un joug qui paralyse, toute soumission une servitude qui abaisse; toute flamme s'éteint si elle ne devient un incendie. » (1).

Voulez-vous que les hommes soient meilleurs, plus charitables, plus généreux, plus magnanimes et, partant, plus heureux? Constituez le mariage sur ses véritables bases. Chez certaines nations que consume la fièvre des jouissances, dit Lamennais, le mariage n'est plus qu'un calcul, un moyen prompt de s'enrichir, une affaire; on s'achète, on se vend! Ne les imitez point, faites du mariage un honneur et non pas un marché, comme le sont ces unions dont parle Ménandre : lorsque, dit-il, on prend une femme,

On pèse au trébuchet sa dot avec grand soin.
Peser ses qualités? Il n'en est pas besoin!

(1) Guizot : *L'Amour dans le mariage.*

Pourtant avant six mois l'argent peut disparaître,
Et la femme qu'on prend en aveugle, peut être
Eternellement sotte, intraitable, sans foi,
Colère, babillarde et du mari l'effroi! (1)

Ne suivez pas un pareil exemple; prenez, pour marier vos enfants, plus de précautions encore que vous ne le faites pour acheter un cheval, ou affermer un domaine:

Quand on achète un chien, un cheval, on réclame
Qu'ils soient de bonne race : et si c'est une femme
Que l'on veut, a-t-on soin d'en réclamer autant ?
On demande avant tout qu'elle ait beaucoup d'argent.
Qu'elle soit, à ce prix, d'une famille vile,
N'importe, en l'acquérant l'époux se montre habile! (2)

Préparez, par une éducation solide, le futur chef de maison, car le mari exerce une grande influence sur sa femme et il dépend de vous que cette influence soit salutaire et non pas pernicieuse : « un mari qui n'aime que le corps fait

(1) Ménandre : *Fragments.*
(2) Théognis : *Sentences.*

que sa femme n'a autre soin que de se farder ; qui aime la volupté fait qu'elle tient de la courtisane et devient lubrique et lascive; et quand il aime l'honneur et la vertu, il la rend sage, vertueuse et honnête. » (1) Préparez surtout, avec la plus constante attention, la future épouse, la future mère de famille, car la femme exerce aussi une influence considérable sur ceux qui l'entourent : de vous qui l'élevez il dépend qu'elle ne compromette pas cette influence par l'idée exagérée des droits que sa dot peut lui donner. Qu'elle s'applique à devenir le lien de la famille, en s'unissant par l'esprit et par le cœur à l'esprit et au cœur de tous ses membres ; qu'elle soit pour les siens un guide, une consolation dans les épreuves de la vie, un ornement dans la prospérité : il y a dans son cœur, dit Lamennais, des délicatesses si exquises, et tout ensemble si spontanées, qu'elle les ignore elle-même. La source en est voilée, mystérieuse. Elles s'exhalent d'elle comme le

(1) Plutarque : *Œuvres morales*.

parfum de la fleur pudique que ses suaves effluves décèlent vaguement et que l'œil ne voit pas. Point de mal qu'elle ne sache guérir, soulager du moins; au fond duquel elle ne parvienne à déposer une espérance. Quand la tempête amoncelle les nuages, et les chasse, et les mêle, et les déchire en vastes lambeaux, quelquefois un rayon de soleil traversant ce chaos, rassérène le ciel sombre : la femme est ce rayon consolateur et doux, quand la tempête aussi agite l'homme et le tourmente! Qu'elle règne donc par l'affection, la tendresse, le dévouement; qu'elle soit la grâce et le charme de la maison, comme l'homme en est la force et l'appui; qu'elle en ménage les ressources par une intelligente et affectueuse économie : Je requiers, dit Montagne, d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. C'est la maîtresse qualité et qu'on doit chercher avant toute autre chose, comme le seul douaire qui sert à ruiner ou à sauver nos maisons. Je le vois avec dépit, en plusieurs ménages, monsieur revient tout maussade et tout marmi-

teux du tracas des affaires, environ midi, que madame est encore à se coiffer et attifer dans son cabinet : c'est affaire aux reines, et encore ne sais-je. Est-il au monde, ajoute J.-J. Rousseau, un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse et gouvernant sagement sa maison? Que sa religion soit sincère, mais douce, indulgente, éclairée, discrète; que chacun respire librement autour d'elle, au sein d'une atmosphère calme et sereine ; que les leçons des époux, que leurs exemples fassent germer une moisson féconde d'honneur et de vertu dans le cœur de leurs enfants :

Si tu vois tes enfants grandir pour la vertu,
Dis, un plus grand bonheur, où le trouveras-tu? (1)

Heureuse la femme qui comprend l'importance du rôle que lui a réservé la Providence;

(1) Ménandre : *Fragments*.

heureuse celle qui, comme l'Alcmène de Plaute, compose sa dot de qualités précieuses; celle qui, comme Porcia, prouve, par l'héroïsme de sa tendresse, qu'elle était digne d'être la compagne d'un Brutus (1); celle dont la vie se passe à aimer, à être aimée; celle dont l'affection ressemble à ce pain de l'Evangile,

Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie :
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier! (2)

Heureuse enfin celle dont on ne parle point, qui n'a pas d'histoire et mérite l'épitaphe que Festus a recueillie sur le tombeau d'une Romaine:

Arrête-toi, passant, et lis ces quelques mots :
D'une rare beauté je recouvre les os;
Claudia fut son nom; deux fils naquirent d'elle :
Le premier fut ravi par la Parque cruelle,
Le plus jeune des deux voit encore le jour.
N'aimer qu'un seul époux, d'un pur et saint amour,
Surveiller sa maison, filer, ce fut sa vie...
Va, poursuis ton chemin, mon histoire est finie!

(1) Voir sur ce beau caractère l'étude de M. Auguste Barbier en tête de son *Jules César*, traduction en vers du drame de Shakspeare.

(2) Victor Hugo.

Ah ! si l'on avait à faire l'épitaphe de nos femmes à la mode, de nos « adorables tapageuses, » de nos parisiennes élégantes, mais futiles; de nos Françaises qui sont si gracieuses, si séduisantes, mais qui réservent cette grâce et cette séduction surtout pour les étrangers; de toutes ces beautés, enfin, qui immolent sans remords la vie de famille à la vie du monde, qui sont si heureuses de faire du bruit, ne fût-ce qu'avec les plis traînants de leurs robes soyeuses ; ne résumerait-on pas bien toute leur existence par ce seul mot, si expressif, *Frou-Frou!* « Pauvre Frou-Frou ! » dirons-nous avec l'héroïne de la pièce de ce nom (1) qui, par ce mot douloureux déplore, en exhalant son dernier soupir, non seulement tout un passé de vanité, de gloriole, de triomphes chèrement achetés, mais surtout ce bonheur perdu des joies de la famille que, pour leur châtiment, entrevoient toujours, mais hélas ! toujours trop tard, les malheureux qui s'en sont détournés !

(1) Meilhac et Halévy : *Frou-Frou.*

CHAPITRE XXIV.

Un fléau de la famille : épître à une mère (1).

Quand j'abordai la vie, orné de mes vingt ans,
Comme un jeune arbrisseau fleuri par le printemps
Et s'épanouissant aux brises parfumées,
J'avais le front chargé d'illusions aimées :
L'espoir, cet enchanteur qui promet sans tenir,
Sous le jour le plus beau me montrait l'avenir.
Parmi ces rêves d'or, exempts d'ombre et de larmes,
Celui de la famille avait le plus de charmes :
Je me la figurais comme Dieu la voudrait,
D'amour et d'amitié sanctuaire discret,
Port sûr où, fatigué des orages du monde,
On pût se ranimer dans une paix féconde ;
Temple où, sur le fronton, on vît écrits ces mots :
« En entrant, laissez-là les soucis et les maux ! »

(1) Ce chapitre n'est que le résumé, sous la forme vive et rapide d'une épître, des considérations que nous avons exposées sur le luxe des femmes et sur le rôle des mères dans l'éducation de leurs filles.

Le père, me disais-je, au travail, à l'étude
Consacre sa journée, et sa tâche si rude
Devient légère au sein de ses enfants joyeux,
Car il songe en son cœur : « Courage, c'est pour eux ! »
De sa tendre compagne un regard, un sourire,
Raniment son ardeur, quand cette ardeur expire.
La mère, joie, orgueil, amour de la maison,
Accomplit ses devoirs par goût, non par raison ;
Dans leur propre bonheur trouvant sa récompense,
De ces êtres chéris elle est la providence ;
Et s'il faut renoncer aux plaisirs du dehors,
Pour eux, le sacrifice est doux et sans efforts.
Puis, par l'hiver des ans quand leur tête est blanchie,
L'un sur l'autre appuyés ils descendent la vie,
Et par le souvenir en remontant le cours,
Rayonnent du reflet des premières amours.
A leurs fils, en partant pour le dernier voyage,
Ils lèguent leur exemple avec leur héritage;
De nouvelles vertus naissent de leurs leçons,
Comme d'un froment pur de fertiles moissons;
Et leur ombre, semblable au bon Génie antique,
Longtemps encor s'assied au foyer domestique....
Voilà ce qu'autrefois mon cœur avait rêvé.
J'ai vécu : dans le monde, hélas ! qu'ai-je trouvé !
Certes, je ne dis pas, dans ma critique amère,
Chercher des gens heureux c'est chasser la chimère;
Mais pour quelques bons grains que de mauvais épis,

Que de feux dévorants sous la cendre assoupis !
Le luxe, enfant bâtard d'un Plutus en goguette,
Tourne tous les cerveaux d'un coup de sa baguette;
Le vertige s'étend sur la société,
Et tout vice entre au cœur, même la lâcheté !
On vend son corps, son âme, et pourquoi ? *Pour paraître* !
La famille est ainsi frappée avant de naître.
Qu'est-ce qu'un mariage ? Une œuvre de hasard
Où l'estime et l'amour n'ont souvent nulle part,
Où la fille dotée et l'opulent jeune homme
Achètent leur bonheur, en débattant la somme.
Aussi l'hymen bientôt devient un joug de fer,
Le foyer domestique un véritable enfer :
Des reproches blessants, des cris !... On prend la fuite,
Et la nef sans pilote à sombrer est réduite.
L'époux qui s'enchaîna par crainte des huissiers,
Aux dépens de la dot gorge ses créanciers;
Puis affichant sans honte une honteuse flamme,
Dans les bras de Phryné court oublier sa femme.
Pourquoi rougirait-il ? C'est la mode aujourd'hui;
Il sait que son voisin va bien plus loin que lui.
La femme, trahissant l'époux qui l'abandonne.
Au vent des passions effeuille sa couronne;
Les enfants, sans respect pour ces parents flétris,
Pratiquent les leçons dont ils furent instruits :
La jeune fille, ô deuil ! attristant son bon ange,
Aventure en secret son pied blanc dans la fange;

Les fils, abandonnés au vice sans retour,
Mariés deviendront mauvais pères un jour.
Qui de nous n'a connu cet affligeant spectacle,
Qui de nous n'a prédit, sans se croire un oracle,
Après ce triste temps un plus triste avenir ?

O Mères, c'est par vous que le mal doit finir :
A vous de renverser et l'autel et l'idole,
Ce luxe dévorant, dont le culte frivole
Vous contraint d'amasser des dots d'un poids si lourd,
Vous condamne aux affronts quand votre avoir est court,
Fait que, dans les contrats, d'un beau-père qu'il blesse,
Le gendre, ô temps ! ô mœurs ! escompte la vieillesse;
Et force si souvent nos filles de Jephté
A pleurer, sans espoir, sur leur virginité !
Mères, songez-y bien en élevant vos filles :
Parez-les de vertus, non de riches mantilles.
Elles doivent briller, non par l'éclat de l'or,
Mais par leurs qualités, plus solide trésor :
Qu'elles sachent danser et chanter la romance,
Mais qu'elles sachent mieux par quel chemin l'aisance
Vient dans une maison ou bientôt disparaît.
Les plus modestes soins ont leur charme secret,
Si par eux la famille est heureuse et prospère.
Ainsi l'on se prépare à l'honneur d'être mère,
Quand, semblable à l'abeille, en dépouillant les fleurs,
On sait d'un miel exquis composer les douceurs.

Mais proscrivez surtout ces toilettes si belles,
Ces volants étagés et ces flots de dentelles....
— Nos filles, dites-vous, sont mises simplement :
Quelques nœuds de rubans font tout leur ornement,
Une légère soie, un lé de popeline,
Les jours de fête un peu de blanche mousseline.
Tel est de leurs atours le tissu précieux,
Et pour cela faut-il au ciel lever les yeux ?
— D'accord; mais cette mise, aujourd'hui si prônée,
Ne la brûle-t-on pas au flambeau d'hyménée ?
Et, dès le lendemain, quel attirail complet !
D'abord le cachemire indispensable; il plaît
Pourvu qu'il soit d'un prix que tout le monde admire.
— Il vaut six mille francs ! Oh ! le beau cachemire !
Un châle de ce prix ne peut être porté
Qu'avec un appareil digne de sa cherté :
De là bracelets d'or, robe de moire antique,
Anneaux, broches, chapeaux à forme fantastique,
Perles et diamants, malines et rubis,
Comment aller à pied avec de tels habits ?
C'est bon pour les croquants et l'infime roture.
Allons, vite, amenez une riche voiture !
Cette voiture exige un hôtel, des laquais,
De somptueux salons dont les brillants parquets
Appellent des danseurs la foule parasite.
Du moment qu'on reçoit, une simple visite
Ne saurait soutenir le rang de gens bien nés;

Il faut de temps en temps de splendides dînés
Où l'usage commande une pompe royale....
Et voilà ce que coûte au total un beau châle !

J'en rirais des premiers, mais le mal est trop grand.
Par l'exemple ce mal atteint au dernier rang;
Là ce luxe indigent étreint tout de sa serre,
Et pour le superflu prend sur le nécessaire.
Déjà par ce fléau se corrompent les mœurs;
Par lui le mauvais fils dit à son père : « Meurs ! »
Par lui sont relâchés les liens de famille,
Par lui c'est jour de deuil quand il naît une fille.
Les mœurs rendent un peuple ou méprisable ou fort;
De leur corruption la décadence sort :
Au sein du luxe Rome engloutit sa puissance,
L'infortuné Louis expia la Régence.
O mères, travaillez, réformant cet éclat,
Au bonheur du foyer comme au bien de l'Etat !

FIN

TABLE DES CHAPITRES.



Clermont, typ. ARMAND PESTEL.



CLERMONT, TYP. ARMAND PESTEL, RUE DE LA TREILLE, 14.


THE LIBRARY OF CONGRESS






